



**UNIVERSITÉ
DE GENÈVE**

FACULTÉ DES SCIENCES
ÉCONOMIQUES ET SOCIALES
DÉPARTEMENT DE SOCIOLOGIE

Les ultras : des partenaires dans la lutte contre la violence dans les stades ?

Une analyse exploratoire du groupe ultra du Servette
F.C.

Tibert Pont

Mémoire de Bachelor

Sous la direction du
Prof. Sandro Cattacin

Membre du jury
Florian Kettenacker

Genève 2008



Table des matières

Avant-propos	5
Un phénomène mal compris	7
Les Ultras et les Hooligans	8
D'où vient la violence dans les stades ?	10
Pourquoi les groupes ultras existent-ils ?	13
L'analyse du supportérisme	16
Un état de la littérature sur le supportérisme	20
Subjectivation, socialisation, objectivation du mouvement ultra	25
Subjectivation : l'identité ultra	25
Socialisation : le groupe des ultras	29
Objectivation : les ultras dans une configuration d'acteurs	33
Résumé : le monde vécu des ultras	36
Les ultras du Servette F.C.	38
La méthodologie du focus group	38
Un coup de foudre dans l'enfance : prémisse d'une passion	39
Les supporters : une grande famille qui anime le stade	41
Entre légitimité et manque de reconnaissance	44
Le groupe ultra : un relais identitaire	48
Bibliographie	52



Avant-propos

Chiasso, 8 septembre 2006. Après un long déplacement au Tessin pour aller jouer la 6^{ème} journée du Championnat de Suisse de *Challenge League*, saison 2006-2007, nous nous préparons à faire notre entrée sur le terrain pour l'échauffement. Un match de football comme j'ai l'habitude d'en jouer depuis maintenant une dizaine d'année que je porte les couleurs du Servette F.C. Arrivés sur la pelouse, nous nous mettons en route pour une course légère dans notre moitié du terrain. Nous apercevons nos supporters derrière les buts, nous ne manquons pas de leur adresser un petit signe, eux qui se déplacent fidèlement à nos côtés malgré la faillite du club en février 2005.

Après quelques minutes, nous voyons que les supporters de Chiasso ont eux aussi fait leur apparition derrière les buts qui se trouvaient sur notre moitié de terrain. Quelques provocations verbales avec nos supporters, des gestes adressés les uns aux autres, en somme des agissements banals entre deux groupes rivaux. Mais soudain, une frange des supporters servettiens décide de rejoindre les supporters chiassesi pour en découdre. Ils seront en tout une trentaine à se diriger derrière les buts, contre une dizaine de chiassesi. Aucune barrière pour les retenir, aucun Securitas, rien. Le clash est inévitable. Il éclate devant nos yeux ébahis. Coups de poings et de pieds volent dans tous les sens, malgré nos tentatives d'apaisement. Nos paroles n'ont absolument aucun effet. Une seule chose compte : l'affrontement et au bout du compte la victoire. Le groupe se déplace peu à peu derrière la tribune, où se poursuivent les bagarres jusqu'à l'arrivée de la police. Un homme finira à l'hôpital avec un traumatisme crânien.

Le sport, dans mon esprit, et le football en particulier, a toujours été un vecteur de rassemblement des cultures, des ethnies ou des religions, bref un langage universel. Il est aussi et surtout source de plaisir. Mais le football a cette particularité d'être tant populaire qu'il en devient un phénomène social. Tout va en grandissant. Que ce soit les enjeux économiques, l'importance de son image, l'intérêt des compétitions et, bien évidemment, la ferveur des supporters. Tout cela, pensais-je, était priorité du très haut niveau, un monde à part ou tout est multiplié par dix. Le fait que j'assiste à une manifestation hooligan lors d'un de mes propres matchs m'a certainement ouvert les yeux sur l'ampleur du problème. Comment peut-on en arriver là ? Dans un match à priori banal, joué par une équipe genevoise de l'autre côté de la Suisse contre une équipe tessinoise, qui aurait pu prévoir qu'une bagarre de cette

intensité entre ultras de Servette et de Chiasso éclate? Que se cache-t-il derrière ce phénomène que les médias le lendemain qualifieront de « hooliganisme » ?¹ C'est en ayant assisté à cette scène et en me posant ces questions que j'ai décidé de me pencher dans la présente étude sur un sujet qui touche le sport occupant une place primordiale dans ma vie, le football. Nous, les joueurs de football, nous forgeons une opinion sur les supporters à travers ce que nous voyons depuis le terrain, mais aussi par les médias. Notre opinion peut en ce sens être facilement influencée par la passion que nous avons pour notre sport, que l'on aimerait le plus « propre » possible, et les préjugés qui découlent des multiples clichés accompagnant la figure du supporter. J'ai ainsi voulu, à travers cette étude, me plonger dans la peau du sociologue afin d'adopter un regard différent et comprendre les mécanismes sociaux qui se posent en toile de fond de cette vaste représentation que l'on nomme le monde des tribunes.

¹ Cf. *Tribune de Genève* du 11.9.06 : « Des hooligans servettiens sèment la terreur à Chiasso ».

Un phénomène mal compris

Les déviances dans le milieu de football de haut niveau sont nombreuses. Cela commence sur le terrain, par les joueurs (dopage, simulation, influence sur l'arbitre, corruption). Des faits répréhensibles surviennent aussi dans les coulisses, par la folie des grandeurs de certains dirigeants (Genève en a eu un triste exemple avec l' « affaire Marc Roger » et la faillite du Servette F.C. qui en a découlé) mais également par la corruption de certains arbitres. Enfin, il y a tous ces événements externes au sport, dont on répète fréquemment qu'il ne s'agit non pas de problèmes « footballistiques » mais « de société » : affrontements entre ultras, rixes avec la police, bagarre dans des parkings externes au football ou encore le racisme dans les stades. Ces faits se déroulent en dehors du rectangle vert et des coulisses, et ils tendent de nos jours à quitter les tribunes pour prendre place à l'extérieur même des stades. A l'aube de l'Euro 2008 qui réunira en Suisse et en Autriche des milliers de supporters venus des quatre coins de l'Europe, cette frange de population « attrappe-tout » de supporters radicaux, à qui l'on attribue le plus souvent par facilité la qualification de « hooligans », soulève de nombreuses questions.

Un amalgame est très souvent effectué entre le mouvement ultra et le phénomène hooligan, phénomène que les ultras rejettent pourtant avec vigueur tout en n'hésitant pas à parfois user de la violence pour asseoir leur réputation. L'approche du monde des tribunes est donc extrêmement complexe et particulièrement difficile à appréhender. Comme l'affirme Chris Middleton,

« si vous demandez à la plupart des anglais ce qu'ils aimeraient faire par rapport aux hooligans, il est peu probable que leur réponse soit de "les comprendre". »
(Middleton, 1989 : 343)

Les hooligans restent ainsi malgré tout des marginaux qui suscitent peur, rejet voire mépris de la part de l'amoureux du football. Ils renvoient l'image de jeunes hommes généralement alcooliques et/ou drogués, avec un statut socio-professionnel très bas, un besoin très marqué à l'appartenance d'un groupe, un niveau d'éducation en dessous de la moyenne et une attirance pour la provocation et la violence. Une image très négative, donc. Cela entraîne, par la force des choses, la commodité pour tout-un-chacun de mettre tous les supporters – ultras et hooligans – dans le même panier leur collant l'étiquette de voyous des stades. Qu'en est-il réellement ? L'œil du sociologue doit nous permettre de déconstruire cette vision, de rejeter ces phénomènes qui semblent naturels ou aller de soi.

Mais avant d'entrer en matière sur le phénomène que nous voulons analyser, nous proposerons un détour sur la compréhension même du concept du supportérisme.

Les Ultras et les Hooligans

Il ne faut pas perdre de vue que certaines composantes et caractéristiques du hooliganisme, comme la violence (toujours préméditée chez les hooligans) ou la question de l'appartenance à un groupe, font inévitablement partie du sujet ultra. La frontière entre les deux phénomènes a toujours été difficile à cerner. La principale différence vient du fait que, comme l'explique Nicolas Hourcade,

« (...)les ultras ont aussi recours à une telle violence préméditée, mais pour eux, elle ne constitue qu'un moyen d'action parmi d'autres alors que la pratique des hooligans est centrée sur la violence. » (Hourcade, 2000 : 118)

Mais les hooligans ne l'entendent pas forcément de cette oreille. A témoin, cette affirmation d'un hooligan de Stoke City, club de deuxième division anglaise, lequel pense que

« les gens sont jaloux de ce que nous (ndr. Les hooligans de Stoke City) avons. Je pense qu'ils adoreraient pouvoir sortir un samedi après-midi, et se sentir aimé, se sentir faisant partie de quelque chose. Ca n'est pas que de la violence, c'est de l'amitié virile, de l'appartenance, de l'amour et de l'affection. Se préoccuper les uns des autres. »²

La définition des supporters « radicaux » a toujours été ambiguë par rapport à la représentation que l'on se fait de la violence chez eux, dans le sens où une bagarre entre supporters sera instantanément relevée comme une action hooligan. La limite entre un acte considéré comme hooligan et une manifestation ultra poussée à son extrême (comme par exemple la bagarre entre deux groupes ou le jet de fumigènes sur le terrain) restera donc toujours vacillante. Dès lors, il nous paraît judicieux d'essayer en premier lieu de définir clairement les deux termes.

« *Ultra* ». Un Ultra est un supporter passionné à l'extrême par son club. Il le suit et l'encourage aux matchs joués à domicile comme ceux à l'extérieur. Il

² WEBER, Christophe, *Putain de hooligans*, reportage télévisuel diffusé sur Arte le 7.6.2005.

fait partie d'un groupe de supporters indépendant du club supporté, que l'on appelle « groupe Ultra ». Ces groupes, qui s'adjugent des noms à consonance guerrière la plupart du temps (les *Bad Gones* lyonnais ou les *Fighters* parisiens en France, les *Commandos Ultras Curva Sud* romains ou la *Brigate rossonere* milanaise en Italie par exemple), prennent place pratiquement toujours dans le secteur des tribunes situé derrière les buts. Ils sont très structurés dans la division des tâches, le partage des responsabilités, et disposent le plus souvent d'un local qui sert de lieu de sociabilité en même temps que de point de ralliement où ils peuvent se rassembler pour préparer les activités à venir (déplacements ou animations par exemple). Les adhérents peuvent se compter par milliers dans certains clubs. C'est l'endroit qui attire tous les regards pendant le match, car c'est le plus bruyant du stade, le plus agité, celui d'où résonnent les chants et les diverses animations (confettis, ballons, voiles géantes, banderoles ou tifos) élaborées par les ultras. Selon les nombreuses études menées ces dernières années, l'ultra est un supporter en moyenne jeune, ce qui n'empêche pas le groupe d'asseoir en son sein une certaine hiérarchie générationnelle et administrative. Il provient dans la majeure partie des cas de couches sociales populaires ou moyennes, bien qu'on puisse retrouver fréquemment des ultras issus de couches supérieures. Le milieu d'origine des ultras est aujourd'hui beaucoup plus hétéroclite qu'il y a 25 ans. La plupart des groupes ultras ne cautionnent pas la violence, mais ils n'hésitent pas à l'utiliser lorsque l'honneur du groupe est en jeu. Enfin, leur idéologie politique, s'il en est une dans le groupe, n'a aucun sens unique. La plus grande tendance est plutôt l'apolitisme, suivie par l'antiracisme (Hourcade, 2003 : 110). Nous traiterons les thèmes revenant le plus souvent dans le milieu ultra dans un prochain chapitre.

« *Hooligan* ». Pour les supporters ultras, les hooligans ne sont absolument pas de vrais supporters d'un club de football, mais des personnes qui viennent au stade uniquement dans le but de semer la pagaille et de rechercher et provoquer une violence selon toute vraisemblance préméditée. Ils utilisent beaucoup les chants pour se mettre en évidence, et n'offrent en revanche que très peu d'animations en comparaison des ultras. Selon le dictionnaire le Petit Larousse, le hooligan est « *un voyou qui se livre à des actes de violence et de vandalisme, en particulier lors de manifestation sportive.* » En résumé, on est catégorisé « hooligan » lorsqu'on adopte un comportement physiquement violent, de façon préméditée, dans ou à l'extérieur du stade, et pas forcément toujours dans le contexte d'un match de football. La violence est exercée le plus souvent contre d'autres groupes hooligans, mais elle peut aussi fréquemment s'exercer contre les forces de l'ordre ou, beaucoup plus rarement, contre des individus n'ayant rien à voir avec la manifestation sportive. Les groupes hooligans sont en moyenne amplement plus réduits que les groupes ultras. En outre, problème récent

avec les nouvelles normes de sécurité, la violence hooligan peut très bien se délocaliser sur un emplacement qui n'a rien à voir avec une enceinte sportive. La nature du contexte socio-culturel dans lequel l'individu se socialise (précarité, fond de racisme, minorité ethnique, chômage, ...) sera plus à même de réveiller la flamme de la violence, celle qui serait peut-être éteinte dans un contexte favorable. Le hooliganisme devient alors un terrain favorable pour exprimer cette agressivité, tout en sachant que l'individu possède une « dose particulière de violence en lui » (Weber, 2005). Les personnes violentes en société, et de surcroît dans une société à contexte précaire, sont beaucoup plus enclines à s'immiscer dans un groupe hooligan. Et comme l'affirme ce supporter de Burnley, « le foot n'est qu'un prétexte » (Weber, 2005).

D'où vient la violence dans les stades ?

Le supportérisme ultra s'est révélé en Italie, terre de foot par excellence, à partir des années septante. Les groupes ultras sont apparus avec l'arrivée progressive d'un rassemblement derrière les buts (les fameuses *curve*) de jeunes supporters exubérants, en particulier dans le sillon des grandes équipes italiennes (Milan AC, Juventus de Turin, etc.). Ces groupes ont petit-à-petit pris une ampleur très importante. Ils se sont au fil du temps structurés de manière très précise – beaucoup plus que leurs homologues anglais – et leur groupe présente une hiérarchie très marquée en comparaison. La direction du groupe entretient en effet la plupart du temps un dialogue, tantôt cordial tantôt beaucoup plus tendu, avec les dirigeants du club. C'est un modèle qui s'est essentiellement diffusé dans les pays du sud de l'Europe, comme l'Espagne, la Grèce ou encore le sud de la France (le nord étant partagé entre les deux modèles). En Suisse, sauf exception, chaque club de première division et quelques-uns de deuxième (comme le FC Lausanne-Sports, le FC Winterthour et bien sûr le Servette FC) possède au minimum un groupe ultra.

L'apparition du hooliganisme s'est profilée quant à elle dans les années soixante en Angleterre. Comme pour la Révolution Industrielle ou le football, l'Angleterre s'inscrit comme précurseur pour un phénomène qui va prendre son envol un peu partout ailleurs en Europe plus tard, au début des années quatre-vingt. Dans un contexte anarchique et précaire, les années quatre-vingt marquaient le come-back des skinheads en Angleterre après une première percée dans les années soixante. La jeunesse anglaise issue de toutes les classes sociales mais plus particulièrement de la *working class* devenait une cible privilégiée pour les mouvements néo-fascistes. Le mouvement skin se radicalise à partir de 1983. Le patriotisme, l'honneur, la fidélité, l'amitié et la virilité s'imposaient comme les maître-mots et bientôt les terrains d'action de ces groupes radicaux allaient être les salles de concert et,

surtout, les stades de football. Le mode de vie de la jeunesse prolétaire anglaise était en ce temps de boire, de chanter et de se battre ensemble au nom des valeurs du groupe. Ce modèle anglais a eu des répercussions sur les pays du nord de l'Europe principalement (Belgique, Allemagne, Pays-Bas).

L'*encadré* 1 montre les événements majeurs qui ont caractérisé l'histoire du supporterisme en Europe. Deux remarques à faire en voyant cette liste – non exhaustive, cela va de soi – d'incidents survenus dans les tribunes ou en dehors.

Premièrement, il n'est pas possible d'évoquer la question du supporterisme ultra sans relever les deux tournants qui ont certainement eu une influence sur la vision qu'on lui porte aujourd'hui. La médiatisation, l'extension et la prise de conscience du phénomène hooligan, si souvent assimilé et lié aux ultras avant qu'on ne puisse arriver à les distinguer plus nettement, doivent être en grande partie attribuées au drame du Heysel, en 1985, lors de la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions entre la Juventus de Turin et Liverpool. Avant cet événement, le hooliganisme était considéré comme un phénomène de classe : menés principalement en Angleterre (notamment par Norbert Elias et Eric Dunning), les travaux sur les hooligans proclament que ces derniers faisaient partie de la classe ouvrière, avec des relations basées sur des liens segmentaires. Ainsi, ils exprimaient, dans un contexte socio-économique désastreux, leur colère et leur mécontentement dans les stades du sport populaire par excellence : le football. Et la violence devenait le mode de règlement des conflits. Le drame du Heysel a changé cette vision, et les travaux à propos du phénomène vont s'élargir à d'autres pays et prendre un nouveau virage. Ils s'orienteront désormais plus sur l'apprentissage de la violence et sur le phénomène d'appartenance à un groupe qui fixe des normes auxquelles chacun doit se conformer. Le groupe veut se montrer, veut battre la concurrence et veut faire partie intégrante du spectacle. La violence devient alors une façon de se faire reconnaître socialement pour ces personnes souvent exclues ou désavantagées socio-économiquement, et d'obtenir un statut, aussi négatif qu'il soit.

Ce drame fut suivi de la Tragédie d'Hillsborough trois ans plus tard, qui a marqué un deuxième virage décisif dans l'histoire de la lutte contre le hooliganisme, bien qu'ici la faute ne puisse pas lui en être imputée. La hausse des prix, l'interdiction de la vente d'alcool dans et autour des enceintes, l'intronisation d'une règle spécifiant que les stades doivent être équipés de places uniquement assises et la vidéosurveillance sont autant de mesures sécuritaires qui, conjuguées entre elles, vont provoquer une évolution ainsi que des variations territoriales du phénomène hooligan. Ce dernier s'extrade désormais vers des endroits extérieurs au stade. Il s'agit du

principe de déterritorialisation suite à la prise de mesures et d'une reterritorialisation vers d'autres endroits, grâce à une adaptation du phénomène (Barbey, 2005 : 59). Il n'est dès lors pas rare de devoir assister à des rixes organisées ou des actes de vandalisme ayant lieu aux alentours de la gare locale principale, dans le centre-ville ou même sur diverses aires d'autoroute.

Encadré 1 : Les événements majeurs du supportérisme

Voici la liste des faits marquants de ces dernières années :

Juin 1969 – Les deux matchs qualificatifs pour les barrages de la Coupe du Monde 1970 entre le Honduras et le Salvador entraînent une guerre entre les deux pays.

Octobre 1984 – Au cours de violents affrontements, un supporter de la Cremonese meurt égorgé par un supporter du Milan âgé de 18 ans, lors du match Milan – Cremonese.

Avril 1985 – Emeutes sur le terrain pendant le match Birmingham – Leeds, faisant un mort et septante-cinq blessés.

29 mai 1985 – Charge des supporters anglais contre ceux italiens au stade du Heysel à Bruxelles lors de la finale de la Coupe d'Europe des clubs champions entre la Juventus et Liverpool. Bilan tragique de 39 morts et plus de 600 blessés.

15 avril 1989 – Tragédie de Hillsborough : lors de la demi-finale de coupe d'Angleterre entre Liverpool et Nottingham Forest, des milliers de supporters de Liverpool sont redirigés vers une autre entrée, sous forme de tunnel, suite à la queue provoquée par des tourniquets devant l'entrée qui leur était réservée. Le mouvement de foule qui en suivi a fait sept cent soixante-six blessés et provoqua la mort de nonante-six supporters.

Septembre 1989 – Bagarres entre supporters anglais et suédois avant et après le match Suède – Angleterre à Stockholm. Un supporter anglais tué et cent-deux arrestations.

Juillet 1996 – Défaite de l'Angleterre contre l'Allemagne en demi-finale du Championnat d'Europe se déroulant justement en Angleterre, entraînant violences et vandalisme dans tous le pays.

Juin 1998 – Un gendarme tombe dans le coma après avoir été agressé par des hooligans allemands en marge du match Allemagne – Yougoslavie comptant pour la phase finale de la Coupe du Monde 1998 en France.

23 Novembre 2006 – Mort d'un supporter du kop de Boulogne, tué par un policier antillais après le match de coupe d'Europe PSG – Tel Aviv. Les « Boulogne Boys », au passé sulfureux et à la réputation violente, étaient réputé pour leurs tendances fascistes et ont été dissout le **17 avril 2008** par la Ministre de l'intérieur française Michèle Alliot-Marie, après qu'une banderole injurieuse ait été brandie pendant un match de Coupe de France.

1^{er} Février 2007 – Mort d'un policier lors d'un derby du championnat d'Italie Catagne-Palermo

11 novembre 2007 – Mort d'un supporter de la Lazio de Rome tué par un policier sur une aire d'autoroute en Toscane

Deuxièmement, on remarque que les rencontres internationales ne sont pas épargnées, loin s'en faut, d'ennuis provenant de supporters violents. La Coupe du Monde ou le Championnat d'Europe sont de formidables et enthousiasmants rassembleurs culturels et sociaux. Mais, victime d'un effet à double tranchant, ces compétitions suscitent en même temps inquiétudes et risques que ces masses aussi diverses qu'attachées à leur pays entraînent avec elles en se regroupant sur un périmètre de quelques kilomètres et dans un segment temporel déterminé. A travers ces manifestations footballistiques internationales, force est de constater que la fibre nationaliste qui est ancrée en chacun de nous peut être très fortement stimulée par le football. Les matchs internationaux sont une occasion de se réunir au nom de la cause nationale et les victoires, de par le sentiment de fierté qui en ressurgit, agissent comme un stimulateur de l'identité nationale. Les incidents qui ont lieu pendant ces matchs internationaux sont révélateurs de la dimension géopolitique que peut prendre le football, au-delà du supportérisme ultra en lui-même. Quoi de plus étonnant finalement, pour un sport dont les joueurs sont certainement encore plus connus que certaines grandes figures politiques ? Le football est même, pour Pascal Boniface (2002 : 11-12), « le plus mondial des phénomènes », le « stade suprême de la mondialisation ». Les enjeux et la passion populaire qu'il rassemble autour de lui génèrent des comportements extrêmes qui sont encore plus valorisés si l'honneur de la patrie est en question. Ce n'est plus le respect pour un simple groupe ultra d'une équipe dont il s'agit, mais bien celui de tout un pays. D'ailleurs, lorsque l'équipe nationale d'un pays joue (que ce soit dans les éliminatoires ou la compétition elle-même), les barrières entre ultras se cassent généralement et sauf exception, tous les antécédents préalables qu'il y eut pu avoir entre les groupes sont oubliés l'espace de ce match, pendant lequel les supporters se rangent sous l'égide du drapeau national.

Pourquoi les groupes ultras existent-ils ?

Les groupes ultras n'ont, comme ils le revendiquent eux-mêmes, pas du tout la même mentalité que les hooligans. La *mentalità ultra*, c'est le supportérisme de l'extrême, l'élite des supporters. A la base, ils aiment le foot et ne viennent pas pour se battre mais pour soutenir leur club. Mais la culture ultra est avant tout une culture de groupe, avec tout ce que cela implique comme valeurs à suivre, comme prestation à fournir, comme liens à tisser. Comme honneur à défendre, aussi. Pour mieux comprendre les motivations des individus à enfileur leur costume ultra dans cette grande pièce de théâtre que constitue un match de football, il convient d'une part de réfléchir sur les mécanismes identitaires qui stimulent la participation au mouvement, et

d'autre part de se pencher sur l'étude de leurs stratégies de représentation, leurs modes de pensée, leurs règles, leurs coutumes et en définitive leur façon de vivre leur passion. Tout cela en n'omettant pas de relever les rapports qu'ils entretiennent avec l'extérieur du milieu, et notamment leurs relations avec les dirigeants du club supporté. Pour se pencher sur l'analyse plus concrète, nous avons décidé de lire le phénomène ultra en partant du monde vécu des participants au mouvement. Le monde vécu sera différencié, en suivant Jürgen Habermas (1987 #2971), dans trois composantes qui déterminent l'horizon de tout individu, à savoir le monde personnel (le soi), le monde social (les communautarisations) et le monde objectivé d'une réalité vécue comme contexte (le monde objectif). Ces trois composantes du monde vécu seront utilisées pour structurer le regard sur notre phénomène, tout en sachant qu'elles sont interdépendantes.

Le premier des trois points de vue sera donc le point de vue *subjectif*. Ce dernier englobe l'idée que l'ultra chercherait une réciprocité dans un groupe de « semblables », un droit commun qu'il partagerait dans une alliance structurée mais sous de multiples facettes éloignée de l'« autre », le supporter banal, passif. Que ce soit de par ses valeurs, son éventuelle idéologie politique, sa tenue, sa position géographique dans l'enceinte sportive, son agitation ou encore ses actes considérés comme déviants qu'il commet dans ou hors des stades (violence, vandalisme, etc.), il se différencie inéluctablement des supporters classiques, mais aussi d'une société qui recherche avant tout la normalité, l'ordre et le calme. Il se forge une identité à part en revendiquant son appartenance à une communauté qui joue les équilibristes entre le « bon » côté de la passion et le côté extrême qui peut devenir débordant et donc déviant. Nous poserons dès lors l'hypothèse suivante : l'actif fait partie d'une communauté qui se trouve au centre de sa vie, et cette communauté participe de ce fait activement à la construction de son identité en la stabilisant et la renforçant au fil du temps.

Le deuxième point de vue que nous adopterons sera celui des dynamiques *sociales*. Le groupe s'inscrit comme étant le réseau de relations sociales majeur (pour ne pas dire unique) de ses membres, ces derniers se retrouvant pour se défouler, pour s'évader d'une réalité quotidienne qui peut s'avérer cruelle (problèmes sociaux mais aussi professionnels, familiaux, etc.) En ce sens, le groupe s'établirait comme un monde parallèle qui prendrait des allures de clan, où la solidarité prime sur les intérêts individuels et où le respect qu'il inspire doivent susciter peur et admiration vis-à-vis des autres groupes. Nous émettrons l'hypothèse que la compétition interne entre groupes ultras dont l'enjeu est l'honneur et le respect du groupe se déroulent grâce à des stratégies de représentation aussi diverses que, parfois, hors-normes.

Finalement, dernier point de vue que nous traiterons, le point de vue *objectif*. Ce dernier touche un mot sur le côté relationnel entre les joueurs et

les ultras, mais surtout approfondi les rapports que ces derniers entretiennent avec les dirigeants du club (le contexte de l'agir). L'hypothèse s'établira comme telle : partant du fait que les ultras sont considérés comme des supporters à part, pouvant à tout moment enfreindre certaines normes sportives ou sociales, ils ne seront jamais des interlocuteurs crédibles et valables pour les dirigeants. Ce dernier point est probablement moins décisif par rapport à la question de recherche qui nous préoccupe mais comme nous le démontrerons, il est révélateur d'une attitude ambivalente des groupes ultras.

Nous nous attacherons donc, à travers cette étude, à prendre un minimum de distance avec le phénomène du hooliganisme pur et dur pour nous concentrer sur le mouvement ultra et ses multiples fonctions sociales, une facette que nous avons tendance à négliger. Nous attaquerons la question en partant d'une vision générale en Europe avec l'analyse de la littérature relative au sujet. Puis nous poursuivrons avec un centrage sur la Suisse par le biais de deux focus groups dont le compte-rendu et l'interprétation se feront selon les trois points de vue de l'analyse littéraire. Le premier focus group a réuni des ultras servettiens et le second des supporters gravitant autour du groupe mais demeurant indépendants. Nous concluons enfin avec une prise de recul et une réflexion pratique sur les ultras et leur contexte social et sportif. Cela nous permettra d'esquisser une réponse à notre question principale. Réponse qui ne prétendra bien sûr aucunement être universelle, mais qui tentera de déboucher sur des pistes de recherche pour un phénomène encore très peu étudié en Suisse.

L'analyse du supportérisme

Entrons à présent dans le vif du sujet en s'attelant tout d'abord à mettre en avant les ouvrages qui, à nos yeux, revêtent une grande importance dans l'analyse du mouvement ultra.

Il s'agit initialement de donner un cadre théorique à notre étude. Pour cela, « *Modernity and Self-Identity* », œuvre du sociologue britannique Anthony Giddens (1991), nous éclaire sur un sujet particulièrement intéressant relatif à notre étude, ce qu'il nomme l'identité personnelle (ou *self-identity*). Le principal élément à retenir est que, dans les sociétés modernes, l'individu doit sans cesse faire des choix, que ce soit par rapport à des projets, des pratiques, des idées ou des convictions. Il s'appuie pour cela sur des « ressources réflexives » qu'offrent les différentes sphères sociales, qu'elles soient familiales, professionnelles, politiques ou encore religieuses, mais aussi sur les spécialistes de certains domaines comme l'alimentation, les habits, la santé ou le logement (Nizet, 2007 : 68-69). A partir de ce constat, Giddens souligne que l'identité n'est pas acquise, elle fait constamment l'objet de choix réflexifs de la part de l'individu, en s'inscrivant dans une logique de continuité dans le temps et l'espace. Elle n'est pas un trait distinctif ou un ensemble de traits, elle n'est pas non plus à chercher dans les comportements des personnes, ni dans la réaction des autres (même si cela a son importance) mais bien dans la capacité à tenir de manière routinière un récit particulier (*to keep a particular narrative going*) (Giddens, 1991 : 53-54). L'individu contemporain doit avoir la capacité, selon Giddens, de faire des choix et ce à fréquence journalière, de se construire une identité personnelle ainsi que de se définir un style de vie (*lifestyle*). A ce titre, l'appartenance à un groupe ultra peut s'apparenter à un style de vie par rapport à la façon de s'habiller, le suivi d'un projet et l'affirmation de ses convictions. Ces choix poursuivent l'ultra de manière routinière car cela s'apparente à bien plus qu'un simple divertissement. Le groupe l'accompagne tous les jours et contribue grandement à lui forger sa biographie personnelle en quelque sorte. Ce concept peut être relié à l'analyse de l'identité et son « bricolage » qu'ont opéré François Dubet et Danilo Martuccelli dans l'ouvrage cité par la suite.

Deuxième base théorique importante, « *La lutte pour la reconnaissance* » du philosophe et sociologue allemand Axel Honneth. Dans ce dernier, il affirme qu'il faut construire une relation harmonieuse et positive avec soi-même pour former une bonne société et développer une identité autonome. Cette dernière dépend de trois formes de reconnaissance, qui surgissent à travers des situations vécues comme méprisantes par l'individu et qui peuvent entraîner un conflit social. Dubet et Martuccelli abondent dans ce sens, car ils estiment que

« le mépris procède d'un désir de reconnaissance de soi, de son individualité et de son caractère original. » (Martuccelli/Dubet, 1998 : 191)

Selon Honneth, il y a trois manières de se faire mépriser : premièrement par la violence physique (viol ou torture par exemple) qui entraîne une honte sociale et la perte de la confiance en soi. Deuxièmement par un déni de droit, une exclusion sociale qui agit comme une privation du respect de soi pour l'individu, et par la suite une mort sociale. Troisièmement, il parle d'« humiliation », c'est-à-dire de dévalorisation de formes de vie et de convictions culturelles. La personne se voit privée de valeurs sociales et cela conduit à la perte de l'estime de soi, une blessure interne profonde.

Le groupe ultra peut aider à surmonter ces situations de mépris en l'aidant à lutter pour trois revendications de reconnaissance que Honneth décrit comme tel : tout d'abord, il met en avant l'« amour », c'est-à-dire les liens affectifs / de proximité, l'approbation d'autrui et le vécu émotionnel tissé entre individus. Un groupe ultra propose en son sein toute une étendue de rapports sociaux et d'expériences communes qui permettent de nouer ces liens émotionnels.

Ensuite, il affirme que chacun veut que la société reconnaisse son droit juridique. L'homme a des droits et des devoirs et doit être respecté pour ses qualités universelles (reconnu comme personne en tant que telle). Ses actions sont une manifestation de son autonomie. Elles lui permettent d'obtenir un statut juridique.

A cela, il ajoute une troisième et dernière sphère, celle de la reconnaissance sociale. L'estime sociale, indispensable à la consolidation de l'estime de soi, dépend de la position de l'individu dans la communauté et de la reconnaissance du fait que ce dernier possède des qualités que d'autres n'ont pas (qualités particulières, propres à soi). Nous verrons en ce sens comment l'ultra peut acquérir un certain statut dans le groupe. Honneth avance que la solidarité entre les membres d'un groupe ainsi que le partage de valeurs similaires conduit à l'estime sociale. La solidarité se développe grâce à des valeurs d'estime « symétriques » entre des personnes qui sont autonomes dans la communauté, caractéristiques indéniables qui composent le milieu ultra.

Le troisième ouvrage complète judicieusement l'encadrement théorique à notre étude et s'intitule « *Dans quelle société vivons-nous ?* » (Dubet/Martuccelli, 1998). Il semble adéquat pour donner une vision générale des caractéristiques de la société moderne. Les sujets abordés sont vastes, il convient donc de cibler ceux qui nous serviront dans notre étude. Première observation, la question sociale s'est transformée puisqu'on attache davantage d'importance à la ville, aux banlieues ou encore aux minorités. A

ce sujet, il existe de nouveaux acteurs formant de nouveaux mouvements qui ne sont pas forcément politiques mais qui tentent de faire parvenir « leurs problème et leurs aspirations au cœur des systèmes de décision » (Martucelli/Dubet, 1998 : 39). Le mouvement ultra peut certainement s'immiscer dans cette tendance en rapport avec l'influence qu'il veut exercer sur le spectacle et même sur les instances dirigeantes du football. Les acteurs modernes ont des rôles multiples et autonomes à jouer, mais ils sont davantage définis par leurs expériences que par ces rôles. L'expérience sociale qui consiste à construire le monde social et se construire soi-même se divise, selon les auteurs, en trois logiques que l'on peut relier au milieu ultra : premièrement la logique stratégique, qui stipule que les acteurs doivent, pour se faire reconnaître, avoir une capacité stratégique dans des échanges sociaux concurrentiels. La lutte intergroupe que nous aborderons dans le point de vue *social* caractérise plutôt bien cette première logique. Deuxièmement, la logique d'intégration se subdivise elle-même en deux interprétations : la première est l'intégration sociale, c'est-à-dire la place de chacun au sein d'un ensemble. La deuxième est l'intégration culturelle, c'est-à-dire l'intériorisation, par la socialisation, de principes généraux qui agissent comme des valeurs que nous actualisons constamment au gré des rencontres avec autrui. Le groupe ultra peut jouer ce double rôle intégrateur ; dans un ensemble collectif d'abord puis comme fournisseur de valeurs qui domineront en quelque sorte les individus. Troisièmement, la logique de subjectivation s'attache à mettre en évidence que le sujet ne se définit pas seulement par ses appartenances ou ses intérêts mais aussi par sa créativité, son autonomie et sa liberté. L'ultra est autonome dans une entité elle-même autonome. Il est aujourd'hui capable de construire sa vie de façon libre et indépendante.

Concernant les classes sociales, les auteurs estiment qu'avec le brouillage de la stratification sociale et la multiplication des clivages (comme conformité et déviance, haut et bas, pur et impur, hommes et femmes) la société ne peut plus être perçue comme une unité harmonieuse, une totalité. Après les 30 Glorieuses, la modernisation des appareils de production et l'informatisation croissante ont entraîné beaucoup de licenciements et une forte hausse du chômage. Il s'est installé une division entre ceux qui ont raté le virage des mutations, et que le système étatique tente de réintégrer par sa politique sociale, et ceux qui se sont intégrés au changement. La montée de l'individualisme oblige la personne à se montrer, s'exposer et assumer ses positions, ses jugements et ses actions. L'individu n'est plus guidé par des valeurs établies notamment par les institutions qui s'effritent peu à peu (elles qui permettaient l'intériorisation de règles et de valeurs communes), ce qui entraîne une situation d'anomie, d'absence de normes pouvant découler sur

de la violence. Un phénomène qui n'est pas sans lien avec le hooliganisme.³ Le déclin des institutions a haussé l'écart entre la subjectivité individuelle et l'objectivité des règles.

Les auteurs relèvent que l'identité est « dialogique », c'est-à-dire qu'elle « n'existe que dans le jeu des relations à autrui » ainsi que dans le dialogue et dans le partage de « valeurs communes ». Le milieu ultra forme tout un ensemble de relations sociales et de partage de valeurs similaires. Finalement, les auteurs stipulent que l'identité individuelle et la culture font l'objet de reconstructions et de déplacements incessants. En effet, la complexité de la structure sociale et sa mouvance combinée avec une culture de moins en moins institutionnalisée provoque l'éclatement des identités sociales. Le sentiment d'appartenance social s'est distendu et le sujet doit sans cesse faire des efforts pour se construire sa propre identité, dans une logique individualiste toujours grandissante. On rejoint l'idée que le groupe ultra agit comme un compensateur identitaire puissant pour une frange de la population. Autant de paramètres modernes à prendre en compte dans l'analyse du mouvement ultra, une communauté autonome qui agit selon des règles spécifiques et qui veut continuellement se sentir exister et s'affirmer comme un acteur à part entière du monde footballistique.

Le cadre théorique se résume donc ainsi : Giddens met en avant le soi, en l'occurrence l'identité que l'on se forge à travers le groupe ultra. Honneth insiste sur le social, en soulignant le principe de reconnaissance qui agit dans une communauté de semblables. Dubet et Martuccelli relèvent le contexte social qui enveloppe ces différents mécanismes sociaux et identitaires.

Ces trois auteurs affinent le regard sociologique que nous avons initialement proposé en nous basant sur l'idée que l'horizon du monde vécu des ultras est révélateur d'une dynamique sociale propre. Le Tableau 1 résume comment les hypothèses que nous avons développées peuvent être approfondie par les références conceptuelles que nous venons de présenter.

³ BODIN, Dominique, HEAS S., ROBENE L., *Hooliganisme : de la question de l'anomie sociale et du déterminisme*, Champ Pénal, vol. I, 2004, [En ligne] <http://champpenal.revues.org/document.html?id=25>

Tableau 1 : Le regard sur les ultras

Hypothèses	Références conceptuelles
Hypothèse 1 : Le groupe ultra participe activement à la construction identitaire de chaque participant.	Le soi (Giddens).
Hypothèse 2 : Le groupe ultra utilise diverses stratégies de représentation afin de mener à bien sa lutte pour la reconnaissance.	Le social (Honneth).
Hypothèse 3 : Les agissements de l'ultra peuvent faire vaciller son image et sa crédibilité vis-à-vis du contexte sportif d'une part (joueurs, dirigeants) et social d'autre part (société moderne qui recherche l'ordre et le calme).	Le monde objectif (Dubet / Martuccelli).

Cet exposé nous sert donc dans un premier temps dans l'étude des 3 dimensions (*subjective, sociale, objective*) que nous avons décomposé pour mieux comprendre le pourquoi de l'existence du groupe ultra, puis dans un second temps dans l'analyse du focus group des ultras du Servette FC.

Un état de la littérature sur le supportérisme

Après la mise en évidence de ces différentes références servant à encadrer notre étude, nous pouvons relever les ouvrages qui traitent le sujet à proprement parler. « *Génération supporter : Enquête parmi les ultras du football* » offre un aperçu très intéressant des deux principaux modèles de supportérisme. Paru en 1990, quelques années après les événements dramatiques du Heysel et de Hillsborough, et signé Philippe Broussard, ce récit au cœur de groupes de supporters italiens, français et anglais notamment permet de se faire une idée très concrète à propos de l'émergence du supportérisme, ainsi que des différentes caractéristiques des ultras par rapport aux hooligans. « *Le Phénomène ultras en Italie* » écrit par Sébastien Louis (2006) propose d'approfondir l'histoire des ultras en rendant compte, à l'aide de nombreux témoignages, du développement du mouvement depuis sa genèse en 1968 jusqu'à nos jours. Dans le même registre, Christian Bromberger (2001), auteur de plusieurs ouvrages sur le supportérisme et le football en général, propose une étude très complète à

travers « *Le match de football : ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin .* »

Autre enquête au cœur de l'action, « *Les supporters de football* » dont l'auteur se nomme Nicolas Roumestan (1998). Ce dernier nous propose une étude très ciblée des ultras à travers une observation participante chez les *Winners*, groupe de supporters marseillais à la réputation d'extrême gauche. Une exploration dans toute la ferveur d'un groupe extrêmement intéressante par rapport à notre présent travail.

Beaucoup plus théoriques, les ouvrages de Dominique Bodin, spécialiste du hooliganisme, « *Le hooliganisme* » (2003) et « *Le hooliganisme : vérités et mensonges* » (1999) n'en sont pas moins très importants pour obtenir une vision plus large et plus récente du phénomène et de son évolution. On pourrait également citer « *Football et identités* », ouvrage le plus récent, édité par Jean-Michel de Waele et Alexandre Husting (2008), qui propose des analyses diverses sur le thème de l'identité et de l'identification aux clubs de football. Enfin, n'oublions pas la recherche dans le cadre du FNSRS (Fond National Suisse de la Recherche Scientifique) de Thomas Busset et son équipe à propos des supporters militants en Suisse. Les résultats de leur recherche figurent dans l'ouvrage intitulé « *Le football à l'épreuve de la violence et de l'extrémisme* » et paru tout récemment.

Quels sont les résultats majeurs de cette littérature ? La première chose à relever, c'est que le mouvement ultra et le phénomène hooligan sont deux « modèles » différents. Comme nous l'avons souligné lors de la définition des deux mots, le premier est apparu au début des années 1970 en Italie, terre de foot par excellence. La victoire de l'Italie lors de la Coupe du Monde 1982 a attiré l'attention sur les ultras italiens et contribué à sa propagation dans les pays latins puis en France en 1984 avec la création du *Commando Ultra* à Marseille. En Suisse, la Section Grenat soutenant le Servette FC est apparue en 1988. Le second modèle est issu des classes ouvrières anglaises à partir de 1960 et s'est répandu dans le nord de l'Europe. Mais il n'est pas impossible que l'image qu'a la population des supporters ultras soit fortement ternie par le hooliganisme. Les tragédies que ce phénomène a causé reste encore ancrée comme un traumatisme dans de nombreuses têtes et cela participe sans doute au stéréotype du supporter alcoolique, démuni et violent.

Il faut être très prudent par rapport à ces préjugés, car le supportérisme est en constante évolution. Il n'y a aujourd'hui pas de lien systématique entre l'appartenance à un groupe ultra et l'environnement social des individus. Les supporters modernes ne sont plus uniquement des représentants de couches sociales basses (vision certainement héritée de la fameuse *rough working class* anglaise). Cela va dans le sens de l'analyse de Dubet et Martuccelli qui affirment qu'avec l'éclatement des structures, la société ne peut plus être

perçue comme une totalité. Le lien entre la position sociale et le style de vie ne va plus autant de soi. En d'autres termes, ce n'est pas parce qu'on est ultra qu'on provient d'un milieu social défavorisé et qu'on est chômeur, délinquant ou drogué. Il ne faut pas oublier qu'être ultra demande un certain investissement aussi au niveau financier. Les plus démunis sont donc par la force des choses sous-représentés, tout comme les gens issus de couches supérieures. La majorité provient de couche populaire ou moyenne. Les groupes ultras forment donc une population hétérogène et les origines sociales sont en partie mises en arrière-plan au profit des valeurs d'unité et de solidarité du groupe.

Les médias ont joué un rôle très important dans l'expansion du supportérisme. La télévision est une des grande représentante de la mondialisation en matière de communication. A ce titre, Boniface rappelle que le football est un phénomène mondial – il l'a été bien avant la télévision, et que cette dernière

« à défaut d'être son prophète, est son vecteur lui permettant d'être présent jusque dans les endroits les plus reculés (...) » (Boniface, 2002 : 22)

Ainsi, la télévision attribue aux supporters, par le biais du football, une visibilité extrêmement importante. Si l'on revient quelque dizaine d'année en arrière, la presse anglaise a contribué à donner une image barbare, animale et lunatique des supporters après 1960 (King, 1997 : 583-584). Cette vision animale des fans a légitimé l'intervention de l'état dans les problèmes. La sensationnalisation de tout ce qui a touché au supportérisme a créé une panique morale et a donné une représentation qui place le supporter militant dans une position de marginal. Position que les fans anglais, et surtout les hooligans, ne rejetaient pas forcément, car cela donnait un surplus d'excitation en attendant le match. Dans le film de Weber (2005), ce supporter de Stoke City le confirme, les matchs étaient l'occasion de

« s'envoyer un énorme rush d'adrénaline, la violence, l'excitation, la tristesse, le désespoir, tout en un. Et ça rend accroc. »

Les hooligans anglais étaient heureux qu'on constate que leur activité est dangereuse et subversive, ils jouaient même là-dessus pour asseoir la crainte qu'ils suscitaient, mais l'image animale développée par la presse anglaise dans les années 60 a certainement déteint sur la vision des supporters ultras. Les ultras sont aujourd'hui très modernes dans le sens où ils cultivent « un sens aigu de visibilité et de la spectacularité médiatique » (Roumestan, 1998 : 71) mais grâce à leur action d'éclat plutôt que par des affrontements physiques. Les ultras vont profiter par ailleurs de cette globalisation des médias pour communiquer de façon beaucoup plus large sur leur propre groupe et sur la culture ultra en général. Il n'est de nos jours par rare pour un

groupe d'avoir son site internet ou son forum de discussion, son fanzine et même son émission de radio pour certains groupes italiens (Louis, 2006 : 134-137).

La macho-culture en Europe a été un concept-clé dans l'émergence du supportérisme extrémiste. L'agressivité des supporters anglais dans les années 80 était associée à l'« hypermasculinité » (Jacobs, 2003 : 472), elle agit comme le témoignage d'une virilité dans laquelle se reconnaissait parfaitement la jeunesse anglaise. On retrouve aujourd'hui encore dans les stades des insultes à caractère sexuel et des affirmations masculines très marquées, car « le destin masculin doit régulièrement se prouver et s'éprouver » (Roumestan, 1998 : 62). C'est un thème très important dans le cadre du hooliganisme, qui vise à étaler sa supériorité uniquement par la force physique, mais également pour le mouvement ultra, qui dispose cependant de forces de mise en valeurs beaucoup plus diverses.

Au-delà de cette masculinité exacerbée, la violence en elle-même est un thème récurrent dans le monde du supportérisme. Nous ne nous attarderons pas longuement dessus car c'est une question que nous détaillerons dans les trois points de vue adoptés ci-dessous. L'élément primordial à retenir est que cette violence n'est pas une fin en soi pour l'ultra, au contraire des bandes hooligans.

Au niveau identitaire, thème qui sera aussi largement examiné dans le point suivant, on peut affirmer que le groupe joue le double rôle d'une cause commune ainsi que d'un accomplissement de soi. Il donne un sens à la vie et des repères dans la société moderne telle que nous l'avons décrite auparavant. De plus, la popularité du football étant si énorme, Bromberger affirme que

« le football s'offre comme un terrain privilégié à l'affirmation des identités collectives et des antagonismes locaux. » (Bromberger, 1998 : 59)

A cette affirmation d'identité s'ajoute un principe de lutte pour la reconnaissance que nous avons élaboré avec Honneth, une bataille qui est vitale dans le milieu ultra.

La question politique se posait aussi par rapport aux diverses expressions qui s'apparentaient à des idéologies. Il a été constaté au travers de multiples enquêtes que la plupart des manifestations politiques dans les stades (lancers de bananes, cris de singes, insultes racistes, banderoles ou chants stigmatisants, etc.), sont beaucoup plus proclamées dans le but de provoquer et de déstabiliser, voire de choquer (Hourcade, 2003 : 110-112). C'est aussi une bonne façon de faire perdre les moyens aux joueurs. Les idéologies ne sont que faiblement structurées, et les tendances politiques ne

sont pas forcément claires ni stabilisées au sein des groupes. Elles dépendent par ailleurs beaucoup du contexte politique pays. La majeure partie des groupes aujourd'hui se décrivent comme étant apolitique. Ils ne veulent pas être affiliés à une idéologie unique ou subordonnés à un groupement politique, d'abord car ils entendent toujours conserver leur indépendance et ensuite car ils accueillent des personnes ayant des idées politiques de tout horizons. Il peut y avoir des divergences politiques dans le groupe mais c'est son image qui prime avant tout. Par ailleurs, grâce aux liens de sociabilité présents dans le groupe ultra, certains renforcent leurs convictions politiques (pour autant qu'elles existent), et d'autres les modifient au contact de membres qui n'ont pas du tout les mêmes idées.

Les liens entre le hooliganisme en Angleterre et des mouvements d'extrême droite comme le *National Front* ont été beaucoup plus explicites (Broussard, 1996 : 26-27). Il y eut et il existe toujours, surtout en Italie, des groupes qui revendiquent des idées d'extrême droite. On a vu des groupuscules d'extrême droite s'incruster dans des groupes hooligans, qui sont des cibles faciles, et profiter de l'intérêt des médias pour les supporters afin d'élargir leur propagande politique. En France, seule la tribune de Boulogne au Parc des Princes (stade du Paris St-Germain) était investie de skinheads membres du fameux Boulogne Boys⁴. Grâce à l'apport non-négligeable que les médias leur ont donné en terme de visibilité, l'étiquette d'ultras fascistes a été très facile à coller. En Suisse, les toutes dernières études, menées notamment par le sociologue Thomas Busset et son équipe dans le cadre du Fond National Suisse de la Recherche Scientifique (FNSRS), ont révélé que les attitudes racistes et d'extrême droite sont en recul dans les stades. La plupart des ultras sont de jeunes citoyens suisses bien intégrés.⁵

Enfin, il y a toute une série de caractéristiques relatives au thème de la communauté en elle-même : fidélité que ce soit pour son groupe et pour son équipe, solidarité, partage, honneur, authenticité et pureté des membres comme de leur engagement au sein du groupe.

⁴ Groupe qui a été dissout depuis

⁵ *Fond National Suisse de la Recherche Scientifique*, communiqué de presse du 6.5.2008

Subjectivation, socialisation, objectivation du mouvement ultra

L'analyse de la littérature va se diviser selon les trois points de vue que nous avons cités plus haut. Nous commencerons par le point de vue *subjectif* (subjectivation), à savoir la place qu'occupe le groupe dans la construction identitaire du participant. Dans cette composante, nous donnerons également un aperçu de la manière dont il faut s'y prendre pour disposer petit-à-petit d'un statut dans le groupe, chose qui est directement liée au niveau d'investissement personnel de l'individu. Nous poursuivrons par le point de vue *social* (socialisation). Les stratégies de reconnaissance, l'ambivalence identitaire ou encore la violence sont les grandes lignes qui seront traitées en nous mettant, cette fois-ci, au niveau du groupe comme entité sociale. Finalement, dans le point de vue *objectif* (objectivation), nous examinerons les relations qu'entretiennent les ultras avec leur contexte rapproché (joueur et dirigeants) et les tensions qui peuvent surgir de deux positions très différentes.

Subjectivation : l'identité ultra

Nous nous mettons dans ce point de vue au niveau de l'individu. Nous l'avons précisé, il existe une composante hiérarchique propre à chaque groupe ultra. Elle est plus ou moins marquée selon l'ampleur du groupe, son organisation, la délégation plus ou moins pointue des responsabilités. Comment cette hiérarchie se constitue-t-elle ? Dans quelle mesure le groupe participe-t-il à l'identité personnelle ? C'est à travers divers rapports et mécanismes sociaux, qui rejoignent notamment le concept de lutte pour la reconnaissance de Honneth, que les réponses sont à chercher.

Pour se faire reconnaître individuellement à l'intérieur du groupe et acquérir une certaine position, donc un statut, il faut être irréprochable dans la suivie des valeurs propres au supporter passionné. Au niveau de la fidélité tout d'abord : l'ultra doit suivre l'équipe à domicile comme à l'extérieur, ce qui est très important car se déplacer en territoire « ennemi » démontre l'attachement à ses couleurs malgré un contexte parfois très hostile. Contribuer aux chants et porter les couleurs du club semble le minimum syndical pour afficher sa fidélité. La solidarité est une valeur essentielle dans le groupe. Ce dernier prime avant tout, l'individu doit sacrifier ses intérêts personnels au nom du groupe. Que ce soit au niveau des prises de position ou d'éventuelles confrontations physique face à des rivaux, il faut toujours faire bloc. Il en va du crédit et surtout de l'honneur du groupe, valeur absolument primordiale dans un milieu hyper masculin. Hormis ces aspects basiques, l'ancienneté participe aussi grandement au respect donné par les

autres membres. On touche l'aspect générationnel, qui compte beaucoup dans la communauté. Etant donné la moyenne d'âge relativement basse dans la plupart des groupes, les anciens sont généralement ceux à qui sont dévolues les responsabilités les plus élevées. Ils peuvent faire figure symbolique de modèle et ont un statut hiérarchiquement plus haut par rapport au jeune nouveau venu. Cela dit, la sociabilité dont fait preuve la personne peut fortement aider à l'acquisition d'un statut particulier : partager des expériences ensemble, échanger des regards ou des gestes puis progressivement saluer de plus en plus de monde, faire connaissance avec la plupart des membres, pour finalement avoir des relations avec les meneurs et, à terme, éventuellement en faire partie. Le charisme dégagé par la personne jouera aussi. En d'autres termes, comme l'explique Roumestan (1998 : 106), il faut « se faire connaître pour se faire reconnaître ».

Par ailleurs, la capacité à exposer ses atouts physiques, c'est-à-dire affronter si besoin est ses rivaux par la force, est également non-négligeable. Nous l'avons vu, le thème de la virilité remonte aux origines du supportérisme, et le fait de démontrer du courage et faire preuve de loyauté en affrontant ses concurrents ne peut qu'être synonyme de défense de l'honneur de ses couleurs, marque de respect ultime pour son groupe. Toutes ces dimensions forment un tout qui permet petit-à-petit l'acquisition de reconnaissance à l'intérieur de la communauté. Cette reconnaissance est basée sur le méritocratie, c'est-à-dire dans l'implication plus ou moins importante de la personne dans ces valeurs au niveau informel (rapports humains, amitié, solidarité) mais aussi formel (contribution matérielle, organisation des déplacements, gestion de l'éventuel local). Et cette implication doit s'étendre sur le long terme pour conduire à l'estime sociale que nous avons évoquée avec Honneth. L'estime sociale s'obtient par la reconnaissance de qualités propres à l'individu, celles que les autres n'ont pas à l'intérieur de la communauté. Par cette reconnaissance, l'individu acquiert un statut dans le groupe.

Il y a en revanche une variable à ne pas omettre : il existe différents niveaux d'investissement dans le groupe, en rapport également, nous le verrons, avec le parcours de vie des individus. Ces niveaux d'investissement, c'est-à-dire l'implication personnelle plus ou moins grande dans la vie du groupe et le respect des valeurs mentionnées précédemment, créent des strates. Ce sont ces strates qui en quelque sorte façonnent les statuts. Grosso modo, nous pourrions résumer ces strates en les découpant comme ceci : il y a le sommet de la pyramide qui comprend les responsables de l'association et les meneurs comme le *capo* qui est chargé de lancer les chants. On retrouve un noyau dur entourant ces responsables, qui n'ont pas de rôle administratif en tant que tel mais qui font partie des fidèles parmi les fidèles. Puis viennent les membres classiques, dont le respect des valeurs citées plus haut varient selon les cas, suivis des sympathisants, ceux qui gravitent autour du groupe sans en faire réellement partie, et finalement les

aspirants qui souhaitent s'y intégrer. Les strates sont certainement encore plus marquées dans les groupes de très grande envergure comme en Italie ou dans certains clubs français, car le sommet hiérarchique est beaucoup mieux organisé et de ce fait probablement moins atteignable. Les écarts de statut sont ainsi encore plus visibles. Ces strates forment parfois à l'intérieur du groupe des sous-groupes qui tissent à travers diverses expériences communes des liens émotionnels très forts, liens qui se retrouvent souvent à l'extérieur du groupe. L'individu peut donc transposer des liens créés au niveau interne vers l'extérieur. C'est une reconnaissance qu'il acquiert à l'intérieur du groupe par le vécu émotionnel tissé. En partant du principe que, selon Filip Boen et Norbert Vanbeselaere,

« plus nous nous attachons à un groupe, plus ce groupe est internalisé et détermine notre conception de nous-mêmes, » (Boen/Van Beselaere, 2008 : 51)

le sentiment de sécurité issu de cette reconnaissance peut l'accompagner aussi à l'extérieur, dans la vie sociale de tous les jours, et avoir une part prépondérante dans la formation de l'identité sociale.

Si la participation du groupe dans la construction identitaire est certainement indéniable chez l'ultra, son intensité varie justement selon le niveau d'investissement. Pour bon nombre d'adhérents, en tout les cas ceux qui forment le noyau du groupe et une partie des membres, il s'agit d'une composante à part entière de l'identité, une composante qui dicte parfois la manière de penser, d'être et d'agir. Le groupe est dans ce cas-là une activité essentielle et prioritaire. L'ultra s'identifie à un club et des couleurs à la base, voire à une région dans certains cas, mais beaucoup plus à une communauté finalement. Car la plupart des ultras font passer leur groupe avant leur club. Dans la société moderne, où le sentiment d'appartenance sociale s'est distendu du fait de la mouvance des structures sociales, le besoin d'affirmer publiquement son identité se fait beaucoup plus ressentir. On ne se satisfait plus uniquement d'une identité privée ; la hausse de l'individualisme s'accompagne d'un désir public d'affirmation identitaire. En ce sens, le groupe ultra peut servir de point de repère central pour le membre dont le degré d'investissement est très élevé. Il n'a que très peu d'amis ou d'activités en dehors de cette sphère, et s'est en général peu investi dans le travail ou les études. A partir de là, le groupe le valorise : il lui offre l'opportunité d'être reconnu par ses pairs, d'obtenir s'il s'en donne les moyens certaines responsabilités, de faire carrière, et ainsi de mener positivement son « bricolage identitaire » (Martuccelli/Dubet, 1998 : 212). Sans oublier que les médias, si présents dans le monde du football, constituent une aubaine dans cette quête de l'affirmation publique de l'identité. La télévision permet aux ultras des grands clubs de posséder une visibilité dont d'autres collectifs ne jouissent pas forcément.

L'allongement de la jeunesse dans la société moderne joue également un rôle primordial dans le mouvement ultra. Les ultras s'établissent dans une tranche d'âge située entre 15 et 30 ans. L'entrée dans la vie active est mal organisée, l'embauche difficile, certaines promesses après d'éventuelles longues études ne sont pas tenues. Tout cela fait que l'entrée dans le monde adulte est plus tardif et permet à la personne de mener toute sorte d'activité qui, à l'instar de celle présentement étudiée, donne un sens à l'existence et offre la possibilité de vivre à fond sa jeunesse, sans être bridé par des obligations professionnelles ou familiales. De fait, l'activité ultra amène beaucoup de relief à un présent souvent morne, et il s'agit par la même occasion d'une opportunité d'affirmer dans la société son autonomie, sa maturité et, dans ce cas précis, sa masculinité.

Toutefois, il convient de nuancer ces propos. Dans d'autres cas, en effet, l'adhésion à un groupe ultra reste un passe-temps, un loisir parmi d'autres. L'individu consacre du temps à ses études, son travail, sa famille, sa relation amoureuse ou encore son sport favori. Il a d'autres centres d'intérêt qui occupent une place équivalente ou plus importante dans sa vie. Le groupe dans ce cas-là ne cache pas entièrement l'individu, car il n'agit pas comme constructeur principal de son identité. C'est un milieu d'épanouissement comme un autre. La personne dispose d'autres préoccupations que la confection de banderoles, la participation aux déplacements ou aux réunions organisées par le groupe. C'est une façon différente de vivre sa passion, moins extrême.

Le parcours de vie personnel peut typiquement amener à s'engager au maximum pendant sa jeunesse, puis de calmer cette passion avec l'arrivée d'un emploi stable et d'une vie familiale à assumer. L'affiliation au groupe s'inscrirait en terme provisoire, comme pour donner un sens dans un certain segment temporel de la vie. Ce parcours n'est jamais linéaire, car aujourd'hui l'entrée dans la vie active n'est jamais linéaire non plus. Fréquenter le milieu ultra permet également de rester jeune dans sa tête, de garder une certaine fraîcheur, « d'entrer dans la vie adulte sans rompre avec la jeunesse ».⁶

Dans la culture ultra, chacun est donc ultra à sa manière et participe à la vie du groupe à sa façon. C'est une particularité de ce mouvement que de proposer un parcours individualisé tout en faisant preuve d'un fort esprit de groupe et d'un certain conformisme interne. Il faut bien garder à l'esprit que l'implication dans le groupe est fortement variable si l'on examine toutes les strates qui le composent. Mais une chose est certaine, il est très difficile de

⁶ SINGLY, François de (2000). « Penser autrement la jeunesse », *Lien social et politiques*

rester fortement investi tout en gardant de la place pour d'autres activités majeures. Comme il est certain aussi qu'il n'est nul besoin d'être hyper impliqué pour se trouver géographiquement au cœur du groupe et se sentir jouir d'une certaine envergure, ne serait-ce que l'espace d'un match.

L'hypothèse évoquée initialement est donc en partie réalisée, à savoir que pour un membre actif dont l'investissement est élevé, qu'il fasse partie des responsables, du noyau ou même des membres « standards », le groupe joue effectivement un rôle d'affirmation identitaire très poussé dans une société où l'individu doit sans cesse faire des efforts pour s'assumer et s'exprimer dans le domaine public afin d'être reconnu. Il peut même acquérir un statut particulier dans la communauté. En contrepartie, pour certains autres adhérents, il s'agit d'une composante identitaire parmi d'autres, dans le sens où l'identification au groupe reste mesurée et la participation sélective aux activités.

Socialisation : le groupe des ultras

Dans la continuité des observations du premier point de vue, nous pouvons admettre que si l'individu est autonome dans le groupe ultra à proprement parler, le même constat s'applique pour l'activité ultra en elle-même. Le milieu ultra forme ainsi un monde à part, indépendant, où la lutte intergroupe pour sa reconnaissance (qui se différencie de la lutte à l'intérieur du groupe que nous avons vue au point précédent) et le respect de son identité sont très puissants. La question centrale du sport est « qui est le meilleur ? » (Caillat, 1996 : 61). Cette question est aussi valable pour les ultras...

Pour être le meilleur et affirmer son identité, cela peut aller jusqu'à forcer les traits d'une éventuelle tendance politique si le groupe rival est à l'opposé même si, nous l'avons souligné, la conscience politique est plutôt faible et que cela tient plus à de la provocation visant à se faire remarquer plutôt qu'à une véritable idéologie. Il a été démontré qu'il existe des « sous-cultures » (Roumestan, 1998 : 169-176) au sein même de la culture ultra dans le sens où, de temps à autre, des supporters du même club sont radicalement opposés dans leurs valeurs. Par exemple, les *Winners* marseillais prônent une tendance gauchiste, qu'ils démontrent avec d'autant plus de force et vigueur quand certains groupes à tendance inverse se déplacent chez eux. Leur groupe est encore plus imprégné de valeurs communautaires fraternelles, la consommation de haschish y est très forte, ils écoutent beaucoup de musique reggae et l'emblème du Che, la feuille de cannabis ou le drapeau de la Jamaïque se posent comme autant de symboles qui scellent leur appartenance à une sous-culture dans la culture. Ils entretiennent donc une relation tendue avec un autre groupe de supporters marseillais, les

Ultras, dont la tendance est plutôt à l'extrême droite. Cependant, il ne faut pas perdre de vue que de telles manifestations de démarcation politique ou culturelle parmi les groupes d'un même club sont plutôt rares et dépendent du contexte local, c'est-à-dire de la taille de la ville comme de l'importance du club qui entraînera dans son sillage plus ou moins d'adhérents. Plus ils seront nombreux plus les chances seront grandes d'avoir des tendances culturelles ou politiques divergentes. Par la force des choses, on ne peut pas transposer ce phénomène de sous-culture et de « conflit » politique avec les groupes ultras suisses, eux qui, hormis quelques exceptions comme Bâle ou Zürich, ne sont que de petite envergure en comparaison.

Chez les ultras, il existe donc un culte de l'identité de son groupe, une volonté constante de s'affirmer comme partisans d'une cause qu'ils construisent et défendent à tous les matchs. Pour cela, diverses stratégies sont utilisées. Nous venons de le voir, les composantes culturelle et politique dans une moindre mesure peuvent servir à accentuer une griffe identitaire particulière. La violence physique est une manière de démontrer la capacité du groupe à faire corps. Ce n'est absolument pas une fin en soi, les ultras ne sont pas là pour se battre, au contraire des hooligans. D'après les multiples témoignages recensés au cours de la recherche littéraire, les ultras sont souvent assez réservés quand on parle de violence. Ils estiment presque constamment que la provocation physique n'est pas de leur côté. C'est quand on est soi-même provoqué qu'il faut réagir. Un principe de réaction plutôt que d'action, donc. Or, il est indéniable que la violence physique entre les groupes est une composante à part entière du mouvement ultra. Pouvoir démontrer qu'on a du répondant au combat, même si ce n'est qu'occasionnel, participe grandement au respect que l'on se forge vis-à-vis des autres groupes. Cela amène aussi, peut-être même plus que le côté culturel ou politique, à la création d'une reconnaissance voire d'une crainte dans le milieu ultra. Il y a finalement une visibilité qui en découle, même si elle est négative en l'occurrence, dans la société entière car les faits de violence sont la plupart du temps relatés par la presse. Ce n'est pas une stratégie de représentation à proprement parler, dans la mesure où cette violence n'est quasiment jamais préméditée. Tout au plus peut-on prévoir les matchs qui sont plus enclins à provoquer des accrochages physiques. De surcroît, les mesures de sécurité ont fortement réduits les possibilités d'attaques corporelles. Les groupes sont aujourd'hui très entourés quand ils arrivent dans l'enceinte adverse. Cependant, avoir la réputation d'un groupe « dur », c'est certifier qu'on répond aux critères de virilité inhérents au contexte. Comme le rappelle cet ultra bordelais dans l'ouvrage de Broussard (1990 : 205) :

« quand il faut y aller, il faut y aller ! Etre un ultra, c'est avant tout être un supporter, quitte à passer par des excès qui en aucun cas ne doivent masquer le reste, le positif ! »

On retrouve dans cette affirmation toute « l'ambivalence structurelle » (Hourcade, 2008) de l'identité des groupes ultras : ces derniers veulent se poser comme étant une entité indépendante organisée et responsable vis-à-vis des dirigeants et de la société, en s'appuyant sur un mode d'organisation grand public, des règles strictes, une hiérarchie bien installée, en s'affirmant comme acteurs à part entière du spectacle sportif et en voulant émettre un avis pesant et fiable sur les orientations du club. Mais ils sont capables dans certaines situations de commettre des « excès », c'est-à-dire de franchir certaines normes sociales et sportives en agissant à la manière de bande radicale. Cela s'apparente aux provocations et tentatives de déstabilisations d'ordre culturel ou politique parfois à la limite de l'acceptable (banderoles, chants, insultes) mais également au vandalisme ou aux bagarres qui surviennent parfois entre groupes ou contre la police. Ces excès contribuent à donner une représentation négative du mouvement, en décrédibilisant le côté organisé et cohérent au profit d'une image déviante de jeunes militants rebelles. En réalité, ces excès doivent plutôt être interprétés comme l'affirmation de leur autonomie et d'une indépendance qu'ils revendiquent vis-à-vis des instances dirigeantes. Le côté rebelle et contestataire fait entièrement partie du mouvement, et il n'attirerait peut-être pas autant de monde, principalement de jeunes, si sa structure s'inscrivait complètement dans une logique « respectable » et propre vis-à-vis des normes sociales. Aller jusqu'au bout de son projet, tenir ses responsabilités et ne devoir rien à personne est un credo chez les ultras. L'identité du groupe vacille donc toujours entre une face obscure qui est malheureusement la plus visible socialement car la plus médiatisée, et une face claire qui se veut fervente à l'extrême mais structurée, organisée, et respectable.

On pourrait affirmer que ce style de vie produit des effets à double tranchant. D'un côté le groupe agit comme un élément intégrateur car il permet, comme nous l'avons vu plus haut, l'acquisition d'une identité à la personne en mal de repère. Dans un contexte de désinstitutionnalisation et d'éclatement des sphères sociales, le groupe ultra peut jouer un fort rôle intégrateur à travers l'identité collective et personnelle qu'il génère. Il offre une sécurité, issue de l'appartenance d'un collectif indépendant, qui est plus que bienvenue. L'action socialisatrice qu'il accomplit et les normes qu'il administre en son sein pourraient également compenser le déficit des institutions, elles qui ne fonctionnent plus d'après le modèle classique, comme des dispositifs capables de « transformer des valeurs en normes, et des normes en personnalités individuelles » (Martuccelli/Dubet, 1998 :147). L'adhésion à la communauté entraîne l'ultra, selon Jean-Michel De Waele et Alexandre Husting, à

« s'identifier en tant que "Nous" dont "Je" fait partie en dépit d'origines sociales, ethniques, religieuses ou autres différentes en m'inscrivant dans le passé de l'équipe et dans sa continuité (...). » (De Waele/Husting, 2008 : 10)

Ceci débouche sur un sentiment d'appartenance profond qui est très rassurant pour l'équilibre de l'individu dans une société individualiste.

Mais d'un autre côté, il peut constituer une sorte de renfermement, un repli dans ce monde et dans cette famille autonome qui possède ses règles spécifiques. Une communauté telle que celle des ultras forme un principe d'unité dont découle un ensemble de clivages entre « eux » et « nous ». Hourcade abonde également dans ce sens. Pour lui, l'unité du groupe se forge au travers d'une opposition commune aux autres groupes (parfois même entre deux groupes de supporters du même club comme à Marseille pour les *Winners* et les *Ultras*) ainsi qu'aux dirigeants et aux supporters des tribunes latérales. L'image du clan revient ici fortement. On fait partie de la famille ou pas. Une barrière est posée entre le groupe et l'extérieur. Cette tendance à la fermeture sur soi est contrebalancée par l'arrivée continuelle de nouveaux membres dans le groupe ainsi qu'à la nécessité de communiquer publiquement ses actions et ses prises de position. Le groupe possède un mode de pensée et des conduites particulières, une logique propre et un investissement en termes de temps et d'argent qui, s'il est variable, n'en demeure pas moins important pour la majorité. Conséquence de cela, le risque de couper l'individu du monde externe, de le conduire à abandonner toute autre activité ou relation en dehors du groupe pour ne s'inscrire qu'uniquement dans cette manière de vivre.

Mais alors le positif, celui dont parlait l'ultra bordelais, quel est-il ? Le positif, c'est avant tout créer une ambiance, une atmosphère. S'adjuger un espace, le stade et plus précisément la tribune derrière le but. Ce lieu qui devient un territoire propre, sacré, d'où l'on peut se faire voir et entendre. Car tel est le but premier : se faire repérer et se démarquer par des animations magnifiques, des chants très porteurs, des *tifos* hors du commun. La chaleur et l'agitation, pour ne pas dire le chaos, qui émanent de ces tribunes contrastent d'ailleurs de façon ahurissante avec le côté structurellement très organisé, hiérarchisé et régulé du groupe. Comme si le moment du match servait de gros dé fouloir à toute la préparation qui a précédé la rencontre. Durant les matchs, c'est le plus bruyant, le plus tape-à-l'oeil, le plus audacieux ou encore le plus original qui gagne. Une course à la spectacularisation, en quelque sorte. Cela constitue une stratégie de représentation à part entière chez les ultras. Ces derniers gagnent à ce niveau-là du respect autant de la part des autres groupes, dans leur compétition interne, que ceux du public et des médias. Le positif, c'est aussi le sentiment d'appartenir à une famille, au travers de liens sociaux qui ne préexistaient pas forcément (les façons d'entrer dans un groupe sont diverses) mais qui deviennent très forts entre les membres, malgré les

différentes strates qui créent différents statuts dans le groupe. Ce dernier reste l'élément essentiel. La cohésion, l'unité et le partage sont autant de valeurs qui sont sublimées par les expériences vécues ensemble. En ce sens, le positif, c'est finalement cela : les moments forts, comme par exemple la victoire dans un derby (match particulièrement important pour les ultras car mettant en jeu l'honneur de groupes très rivaux) ou le triomphe lors d'un championnat sont autant de souvenirs partagés collectivement qui nouent des attaches très puissantes. D'ailleurs, toutes les traces qui touchent de près ou de loin le groupe par rapport à un événement positif ou négatif sont précieusement conservées. Les ultras possèdent en général une culture footballistique et des connaissances historiques très développées, pas forcément pour le jeu sur le terrain en lui-même, mais surtout pour tout ce qui a trait au monde des tribunes. Il n'est dès lors pas rare de voir des groupes conserver dans leur local toute une collection d'articles de journaux, dont pourtant ils critiquent souvent ouvertement le contenu, de photos, de billets d'entrée ou de livres touchant au phénomène.

Le positif peut ainsi être résumé par cette spectacularisation des tribunes qui rend l'atmosphère particulièrement festive, ainsi que par ces liens sociaux autour de valeurs positives comme la solidarité et le partage qui se créent dans le groupe mais également parfois entre les groupes. Des principes d'alliances, de jumelages ou d'autres amitiés informelles sont en effet très fréquents dans le milieu.

L'hypothèse de départ est donc d'après ces premières indications littéraires justifiées : les ultras disposent de moyens stratégiques très variés pour se faire reconnaître où, du moins, se faire remarquer dans les stades. Des moyens qui sont d'un côté spectaculaire et positif pour la création d'une image forte auprès des autres groupes, mais d'autres qui ont un penchant plus excessifs pour être au bout du compte déviants, et qui sont malgré tout fréquemment liés au « contexte spécifique du match » (Bromberger, 2001 : 242). Ce contexte comprend par exemple des erreurs d'arbitrage, un sentiment d'injustice, une défaite lors d'un derby ou encore l'enjeu décisif de la partie. Le fait est que malheureusement l'opinion publique retiendra surtout les excès, car beaucoup plus médiatisés. Le côté ambivalent qui résulte de ces tiraillements entre deux tendances – normale et déviante ou positive et négative – est une caractéristique propre de la culture ultra qui se confirme dans le point suivant.

Objectivation : les ultras dans une configuration d'acteurs

Après avoir passé en revue les différents mécanismes sociaux en vigueur au niveau de l'individu, du groupe et du système de reconnaissance intergroupe, mettons un point final à ce parcours théorique en regardant de

plus près les relations qu'entretiennent les ultras avec l'extérieur de leur monde spécifique. Nous simplifierons cette vision en ne nous attardant qu'uniquement sur les principaux acteurs d'un club de football, à savoir les joueurs et l'équipe dirigeante.

Le côté commercial et businessifiant du football moderne est régulièrement dénoncé par les supporters. Avec l'arrêt Bosman et la libéralisation du marché des joueurs professionnels, les joueurs recrutés localement sont devenus une denrée extrêmement rare pour les clubs. Il est devenu beaucoup plus difficile pour les supporters de s'identifier à une équipe parfois entièrement composée de joueurs étrangers. Avec les sommes d'argent toujours plus astronomiques qui circulent dans le monde du football moderne, ce sport a perdu l'image traditionnelle de proximité qu'il avait auprès de la population. Les joueurs sont devenus pour certains des icônes dans leur pays, voire dans le monde entier, mais ils ne sont pour la plupart pas du tout vénérés par les ultras qui les considère comme faisant partie de ce système commercial et n'étant de ce fait que des éléments provisoires du club. Les ultras, eux, s'inscrivent comme des éléments stabilisants : d'un côté représentants de la continuité, de l'autre, symbolisant de l'avenir. En conséquence, même s'il existe toujours un « réflexe d'identité » (Müller, 2008 : 50) qui fait que l'habitant de Manchester continue en général à soutenir Manchester United (ou Manchester City) ou que celui de Genève la plupart du temps soutient le Servette FC, l'identification à l'équipe en elle-même chez les ultras pourrait être fortement atténuée par le côté commercial et la mixité nouvelle des équipes de football. Les ultras s'identifient plus à leur propre groupe et à une localité, une région ou un club dans sa totalité (qui représente une valeur historique) plutôt que sur l'équipe actuelle.

Mise à part quelques exceptions, les relations joueurs-supporters se limitent donc, même si l'osmose est parfois énorme, à des gestes et saluts depuis le terrain jusqu'aux tribunes, et réciproquement. Il arrive en revanche fréquemment pour certains joueurs d'entretenir des relations singulières avec le groupe. On parle ici d'un joueur formé localement, du buteur de l'équipe ou celui dont les « valeurs morales » comme l'amour du maillot, la combativité et le courage sont particulièrement appréciées car reflétant le même état d'esprit que celui du groupe ultra. Ces caractéristiques créent une relation spéciale mais elles ne sont que rarement ponctuées de rapports sociaux à proprement parler. Les ultras savent bien à quel point ils sont importants pour les joueurs, à quel point il est agréable de se sentir soutenu même dans de lointaines contrées. D'ailleurs, le fait d'être cité positivement (comme par exemple d'avoir joué son rôle de 12^{ème} homme) par les joueurs ou par les dirigeants dans la presse témoigne d'une reconnaissance qu'ils approuvent particulièrement. Ils se hissent par ce biais, ne serait-ce qu'un instant, au niveau des acteurs, gratification ô combien importante pour les ultras qui ne cessent de revendiquer cette participation à part entière au spectacle. C'est une récompense de leur persévérance et de leur ardeur à soutenir l'équipe

coûte que coûte. Cela leur donne également une image positive, eux qui rappellent souvent que la presse se plaît à ne rapporter que les faits négatifs touchant le groupe.

Les ultras sont les premiers supporters du club, mais aussi les premiers critiques quand rien ne va. Par exemple, il n'est pas rare au cours d'une saison médiocre que des joueurs ou même des dirigeants du club qui, à leurs yeux, ne donnent pas satisfaction soient pris à parti. Les banderoles assassines, les tags sur les infrastructures où les chants insultants sont légions quand l'équipe est au plus bas ou quand des dirigeants prennent des décisions mal venues à leurs yeux. De fait, les ultras veulent être reconnus comme un élément du club à part entière et, de ce fait, estiment légitime et même nécessaire l'apport de leur critique ou de leur avis.

Dans l'environnement du club, ils ont une grande importance. Qu'elle soit négative s'ils se font remarquer par des excès entraînant occasionnellement des amendes pour le club, ou positive s'ils jouent de la meilleure des façons leur rôle de support à l'équipe et de créateur d'ambiance. Ils deviennent donc, que les dirigeants le veuillent ou pas, des interlocuteurs inévitables. Outre les différences générationnelles qui existent entre les deux parties et qui peuvent créer des incompréhensions, le problème vient surtout de la valeur, la crédibilité et la fiabilité accordée aux interlocuteurs du point de vue des dirigeants. Pour la majorité de ces derniers, les ultras n'ont pas le sens des réalités ni celui des responsabilités. Et du point de vue des ultras, les dirigeants sont de l'autre côté de la barrière qu'ils dressent entre « nous » le peuple et « eux » le business, le pouvoir, le profit et l'argent. Les ultras veulent donc conserver leur indépendance et refusent de se faire « acheter » par les dirigeants (Louis, 2006 : 99). Les relations chancèlent d'une part à cause de ces deux positions très différentes ; d'autre part du fait de ce caractère constamment dichotomique, de cette ambivalence des ultras dont parle Hourcade, car ils sont souvent divisés entre leurs attitudes turbulentes ou rebelles parfois déviantes et leur volonté de marquer le club dans la continuité, d'être reconnu dans son histoire et d'apporter leur pierre à un édifice qu'ils prétendent, sinon leur appartenir, au minimum en faire légitimement partie. Dès lors, comment doivent réagir les dirigeants ? Garder à l'esprit que ces supporters sont indispensables au club, même si parfois ils peuvent déborder, et instaurer un dialogue au travers de réunions fréquentes entre les principaux responsables du groupe et certains représentants du club ? Ou couper les ponts et les laisser livrés à eux-mêmes ? La qualité du dialogue dépendra de l'ouverture d'esprit des deux parties. Mais les relations restent la plupart du temps ambiguës et tendues, tant les divergences de point de vue sont élevées.

Notre hypothèse de départ est confirmée. La crédibilité des ultras est effectivement mise en cause par les dirigeants, mais il convient de prendre un

certain recul et d'adopter un regard bipartite. La différence de position entre les dirigeants et les ultras, qu'elle soit générationnelles ou socio-professionnelles, conduit la plupart du temps à des incompréhensions et des tensions. Par manque de diplomatie et de compréhension « en haut », pour des revendications excessives et une image écornée « en bas », une barrière virtuelle s'est installée entre dirigeants et ultra, d'où la difficulté d'une entente cohérente.

Résumé : le monde vécu des ultras

Le tableau 2 résume globalement les caractéristiques majeures des ultras dans la littérature. Nous avons souligné dans le premier point de vue le fait que le groupe ultra joue un rôle primordial dans l'identité de l'individu, pour autant que l'investissement de ce dernier soit élevé. Dans le deuxième point de vue, nous avons pu constater que le groupe dispose de diverses stratégies pour se faire reconnaître et respecter dans le milieu. Néanmoins une constante ambivalence identitaire peut le faire tomber dans la représentation d'une entité parfois déviante, et donc décrédibilisée. Le troisième point de vue met surtout l'accent sur le fait que les rapports avec le monde objectif des ultras ne sont pas toujours faciles. Le groupe se pose comme une communauté à part, différente des autres, d'où peut naître une espèce de barrière virtuelle avec tout ce qui est extérieur.

Tableau 2 : Caractéristiques majeures des ultras dans la littérature

Dimensions d'analyse	Contenu
Le soi	<ul style="list-style-type: none"> - Passion pour le groupe qui débouche sur une forte participation identitaire. - Différentes positions hiérarchiques dans le groupe. - Importance du degré d'investissement personnel.
Le social	<ul style="list-style-type: none"> - « Compétition » intergroupe. - Multiples stratégies de représentation. - Côté déviant de la passion (excès comme la violence ou le vandalisme) crée une ambivalence. - A la fois intégrateur et renfermant. - Course au plus voyant.
Le monde objectif	<ul style="list-style-type: none"> - Relations sommaires mais parfois très proches avec les joueurs. - Tensions dûes à divers facteurs avec les dirigeants. - Image écornée venant de la médiatisation continue du côté excessif des ultras

Les ultras du Servette F.C.

Pour illustrer la base théorique et littéraire que nous avons élaborée tout au long de la première partie du travail, nous allons maintenant nous attacher à analyser les propos recueillis à l'issue des deux focus groups. Les sujets qui y ont aimablement pris part ont pour point commun d'être chacun(e)s des passionné(e)s du Servette F.C. La différence étant que les premiers sont des adhérents au mouvement ultra de la « Section Grenat », tandis que les deuxièmes sont indépendants. Ce deuxième focus group a été jugé intéressant dans la mesure où il permet de donner quelques indications quant à l'image que se construisent les supporters indépendants d'un groupe dont ils sont malgré tout très proches. Le premier groupe comprend Michel⁷ (25 ans), Dédé (27 ans), Oliver (27 ans) et Pierre (28 ans). Le second est composé de Dorothy (22 ans), François (28 ans), Laura (21 ans) et Marc (25 ans).

La méthodologie du focus group

Un petit détour s'impose pour préciser comment les focus groups se sont déroulés. Il a fallu tout d'abord contacter des supporters, ultras et indépendants. Du fait de ma position de joueur du club et grâce à internet et aux divers sites et forums consacrés au S.F.C., il a été plutôt aisé de trouver des interlocuteurs acceptant de jouer le jeu. Qu'il s'agisse du premier ou du deuxième focus group, chaque participant a débattu avec passion autour d'un sujet qui tient une place privilégiée dans son cœur. Pour me faciliter la tâche, j'ai fait appel à un ami qui m'a aidé dans l'enregistrement du débat ainsi que dans les résumés réalisés à la fin de chaque gros sujet traité pendant la discussion.

Le focus group en lui-même s'organise de la manière suivante : les participants sont assis autour d'une table ronde choisie au gré de l'organisateur (en l'occurrence à l'Université de Genève). L'animateur doit partager le mieux possible le temps de parole et tenter de tempérer les élans de chacun pour éviter que le débat ne parte sur des objets trop éloignés du thème principal. Dans la mesure du possible, un dialogue en chaîne s'installe donc. A chaque fois que l'interlocuteur a fini d'exposer ses idées, l'animateur reprend la parole et la donne au participant suivant. Il résume à la fin de

⁷ Prénoms d'emprunt.

chaque partie (préparée préalablement) les pensées et arguments de chacun. Si personne n'a rien ajouté, le débat continue ainsi.

Cette méthode a l'avantage de déboucher sur des réactions spontanées de la part des participants, et de conserver ainsi une véritable authenticité dans les propos. Les données recueillies sont issues d'interactions entre individus appartenant au même collectif, et partageant une identité et des valeurs très rapprochées. Les interactions vont certainement refléter une partie des relations quotidiennes entretenues dans le groupe. Cela dit, le focus group entre supporters permet de dialoguer sur sa passion avec peut-être plus de recul et de retenue car les participants sont conscients que leurs propos seront restitués dans une étude. Mais cela sera moins visible que pour un entretien individuel classique, car la gêne et l'inhibition sont largement atténuées dans un contexte de groupe où les participants se côtoient très souvent et débattent sur un sujet qu'ils connaissent sur le bout des doigts. Voyons donc les résultats et l'interprétation que nous pouvons en tirer.

Un coup de foudre dans l'enfance : prémisse d'une passion

Nous entamerons cette analyse selon la première composante du monde vécu des ultras, le soi. Ce qui ressort tout d'abord, c'est que la passion pour le club du Servette et plus particulièrement pour ses supporters provient d'une espèce de coup de foudre tombé dans un âge proche de l'enfance. La majorité des participants s'est rendue au stade, qui était le Stade des Charmilles à l'époque, avec un parent et a été, à l'image d'Oliver, hypnotisé par « l'endroit qui bouge dans le stade », ou encore « scotché par les supporters », comme l'affirme Michel. Oliver renchérit en disant que, pour lui,

« c'est comme si tu tombais amoureux de ça. C'est très dur de s'en sortir après, vraiment. Ca devient toute ta vie sociale, tes sorties, même tes copines des fois. »

L'ultra semble donc s'imprégner du monde des tribunes la première fois qu'il plonge dans l'ambiance d'un stade. Au niveau purement identitaire, le groupe occupe une place primordiale dans leur vie. Les membres du groupe insistent surtout sur le fait que ce dernier représente une immense, si ce n'est l'unique, partie de leur vie sociale. Pierre indique que, même s'il possède aussi son groupe d'amis extérieurs au stade,

« ce qu'il y a de bien dans un groupe, c'est qu'il y a des amitiés, on se fait pleins de potes, il y a des bons délires, et du coup ça devient une passion. »

Oliver rajoute que « c'est tout ton réseau social, tout tes potes qui en font partie. » D'après ces propos, le groupe suit l'ultra bien au-delà de la simple

durée d'un match. N'oublions pas cependant que le degré d'investissement joue un rôle sur l'importance du groupe dans la vie de l'individu. A ce sujet, Pierre avance que

« ça peut être considéré comme un mode de vie, mais je pense qu'il y en a qui le représente beaucoup plus que moi, comme beaucoup moins. Je me situe un peu entre les deux. »

Dédé ajoute :

« ça m'a construit dans mon identité surtout quand j'avais 14-15 ans. Ça m'a permis de me démarquer des autres. Tu te sens appartenir à quelque chose. Ce n'est pas pour autant que je suis resté bloqué là-dessus. Même si je suis à fond dans le supportérisme du Servette, ce n'est pas pour autant que je ne vais pas voir des matchs en Italie, en France ou en Allemagne. »

Michel conclut en nous révélant que « ça a beaucoup influencé qui [il était] maintenant. C'est une grosse partie de [sa] vie. » Ces citations illustrent parfaitement l'analyse effectuée dans le rapport au soi. Chaque ultra est libre de participer au mouvement à sa manière, et l'affiliation du groupe à l'identité de l'individu agit également, comme nous l'avons précisé dans le développement initial, selon le parcours de vie individuel. Un segment de la vie peut être entièrement dédié au supportérisme, puis effacé petit-à-petit au profit d'autres activités ou obligations. Ou alors le supporter peut simplement ne plus adhérer aux tendances du mouvement. Pour l'illustrer, François, supporter indépendant, relate :

« moi, dans ma vie, j'ai eu d'autres trucs. Il fallait faire un choix entre mes matchs et ceux du SFC, c'était impossible de concilier les deux. Quand je suis arrivé à un âge de comprendre ce qu'étaient les supporters de foot, j'avais cette image de groupe de droite, qui se déplace juste pour se battre. J'avais vraiment cette image-là. Même si ils sont apolitiques et que j'ai quand même changé de vision. J'avais ma politique, mes idées et je ne voulais pas m'identifier à un groupe. »

Du coup, chez les ultras, le groupe n'a certainement pas le même niveau d'importance pour Pierre, Dédé ou Michel que pour Oliver, qui occupe une place hiérarchiquement plus élevée dans la communauté. Ce dernier raconte :

« j'ai un rôle plus important dans ce milieu que celui que je peux avoir dans la vie de tous les jours. Pour moi, ça m'a forgé mon identité et m'a donné confiance. »

Ces propos confirment que si le niveau d'investissement est suffisamment élevé, l'ultra peut très bien, à l'aide du respect assidu des valeurs du groupe et des stratégies de reconnaissance à l'intérieur du groupe, mener positivement son développement à travers sa passion et faire éventuellement carrière dans le milieu. La composante hiérarchique de la communauté se fait

particulièrement ressentir dans les propos des supporters gravitant autour du groupe. Dorothy nous révèle :

« Tu sens quand même beaucoup la hiérarchie. Il y a des gens que je respecte tellement que je n'ose même pas encore vraiment leur causer. Quelqu'un comme Oliver qui est le capo, je n'osais rien lui dire. C'est aussi l'ancienneté dans le groupe, et l'expérience. Certains sont des exemples, j'aimerais bien suivre leurs traces. »

Au-delà du rapport de genre qui peut éventuellement jouer un rôle ici, il est évident que l'ancienneté et la fidélité sont des valeurs on ne peut plus respectées par l'ensemble des supporters, qu'ils soient membres ou non. L'ensemble des observations confirme donc les mécanismes identitaires et hiérarchiques que nous avons dressé dans l'analyse du supportérisme.

Les supporters : une grande famille qui anime le stade

Le premier point qui émerge largement des deux focus groups, c'est la création de liens sociaux à travers l'univers des supporters. Les expériences partagées, positives comme négatives, renforcent ces liens et cimentent l'union du groupe. Les sujets vont même plus loin :

Pierre « Ca crée un sentiment de sécurité et beaucoup de solidarité. »

Dédé « Plus qu'un sentiment de sécurité, on a un sentiment de fraternité. Appartenir à un tout commun, et faire des efforts pour l'autre, même si on ne voit pas qu'il le fait, on sait qu'on peut compter sur chacun d'entre nous. »

Oliver « En groupe, on se sent un peu comme invincibles. On a nos repères. »

Michel « Tu vis des choses au stade que tu ne vis pas forcément ailleurs, et après dans la vie c'est un peu plus facile. Tout bêtement, un entretien d'embauche comparé à 50 zurichois qui te foncent dessus, c'est nul ! Ou que tu ailles, tu es détendu, ça te donne une certaine assurance. »

L'effet pervers de cette tendance intégrative est un côté qui peut s'avérer renfermant par rapport aux choses extérieures au milieu, comme si une barrière se dressait entre le groupe et le reste. Dorothy en est consciente, elle dont la vie est « calculée par rapport au foot », et qui ne « connaît que ça, voit finalement toujours les mêmes personnes », ce qui s'apparente « presque à un poids » qui la fait « des fois souffrir un peu. »

L'union est symbolisée par la bache à l'effigie du groupe. Cette dernière « représente vraiment le groupe » (Dédé), son « honneur collectif » (Pierre) et sa « fidélité » (Oliver). C'est « le truc à ne pas perdre » selon Michel. Ce dernier développe :

« On accorde de l'importance à un objet qui, de l'extérieur, peut ne rien signifier et qui peut sembler être un détail [...] mais c'est représentatif du fait d'être un vrai groupe ultra ou non. Les groupes « hools » eux n'ont aucune bâche. C'est moi qui suis chargé d'accrocher la bâche au stade depuis l'année dernière, et c'est un grand honneur, je suis super content de rentrer sur la pelouse, je me sens comme un Dieu, j'accroche mon truc et pour moi c'est important, c'est quelque chose. C'est aussi une façon de dire que t'es chez toi : ton stade c'est chez toi. »

Ces propos reflètent bien la conception de famille que représente le groupe, qui s'adjuge également un territoire propre, le stade de la Praille en l'occurrence. La sécurité identitaire qui découle de l'appartenance au groupe donne beaucoup d'assurance dans une société qui, comme nous l'avons vu, se désinstitutionnalise. L'idée que ce qui se passe dans les tribunes prime sur tout est également confirmée :

Michel « Il y a des matchs où parfois je ne vois pas le match. Il y a trop de trucs à faire, le match devient secondaire. »

Dorothy « Ce qui passe avant tout, c'est l'ambiance entre supporters. S'il n'y a pas d'ambiance avant et après le match, je suis super déçue. A la limite, le match passe même en second lieu et le club en général a moins d'importance pour moi. C'est plus mes relations à travers les supporters qui passent avant tout. »

François « Pour moi, les ultras font partie intégrante du spectacle, je ne vois pas la vie autrement dans un stade qu'avec d'un côté un immense groupe qui chante, et en face l'adversaire qui répond. »

Nous touchons aussi le point des stratégies de mise en évidence positives du groupe. Créer une ambiance, une atmosphère dans le stade pour gagner le respect des autres (que ce soit les autres groupes ou les spectateurs en général) en est la principale. Cela ne laisse personne indifférent. Laurie, par exemple, « admire leur ferveur pour leur club. » La Section Grenat s'érige en pionnière à ce niveau-là. Et ses membres n'en sont pas peu fiers :

Pierre « On a été les premiers à vraiment faire des animations. Ça comprend les tifos, la fumée, les torches, les banderoles, etc. Ce qui nous distingue des autres groupes, c'est les chants, les tifos, les couleurs. On doit montrer aussi notre fidélité : que le match soit à Zoug un mercredi soir, tout le monde se doit d'y être. C'est aussi comme cela qu'on gagne le respect des autres.

Michel « On a été les premiers pour les animations, et on a acquis une telle expérience que généralement on fait des trucs assez superbes, on a de sacrés artistes dans le groupe. On a un sacré répertoire et ça chante fort, même si on est plus très nombreux. Et ça c'est aussi une de nos marques de fabrique : on est peut-être pas très nombreux, mais on est sûrement un des noyaux durs de meilleur qualité en Suisse. »

Dédé « La Section Grenat, c'est LE fan club de 88, le plus grand, le plus respecté de toute la Suisse. Tout ça te met dans une ambiance « stade » pas forcément violente, mais ultra : tu es là pour ton équipe, tu fais du bruit et de la fumée pour elle. »

Sans la Section Grenat à la Praille, c'est « drôlement plus ennuyeux » (Marc) et même « juste mort » (Laura). Mettre l'ambiance est justement, selon Dédé, son but premier :

« C'est pour ça que les ultras sont importants : toujours présents, en train de chanter. Sans les Ultras, ce n'est pas du tout la même chose. »

Les ultras sont défenseurs de l'identité et de l'honneur de leur groupe, et pour cela ils sont prêts à faire corps physiquement si la nécessité s'en fait ressentir.

Dédé « Ca crée un esprit de compétition qui fait que les autres veulent nous tester, voir ce qu'on vaut. Mais je ne pense pas que ce soit super positif en fait. »

Michel « Là on parle de violence, mais ce n'est pas du tout ce qui nous caractérise le plus. Mais simplement, la seule chose qui a toujours été claire, c'est si on vient nous chercher, et bien on est là. »

Oliver « S'il y a quelque chose en face, on reste et on assume. Mais ce n'est jamais prémédité de notre côté en tout les cas. Ce n'est pas le but de se faire reconnaître en se bagarrant. C'est à double tranchant : quand tu fais cela, d'un côté, tu as montré qu'il y avait quelque chose, et de l'autre on nous ramène des gens qu'on voudrait peut-être pas avoir sur le dos. »

La capacité à faire corps est une question d'honneur, de défense des valeurs du groupe. Elle amène aussi une marque de respect dans le milieu, à travers cette lutte intergroupe pour la reconnaissance que nous avons longuement traitée dans le point de vue *social*. Les ultras sont conscients qu'il ne s'agit pas d'un élément positif. Tous les participants s'accordent à dire que le respect s'acquiert sous d'autres formes, même si l'aura du groupe est probablement amplifiée du fait d'avoir « dosé des zurichois à Zurich » (François) par exemple. Il faut ainsi garder à l'esprit que la violence n'est pas une stratégie de reconnaissance car jamais elle n'est préméditée, même si elle contribue à tester puis renforcer les liens fraternels après une épreuve dans l'adversité. Ce n'est pas dans « le trip, car les ultras viennent à la base pour voir le match » (Michel). En revanche, l'image vis-à-vis des supporters indépendants peut être ternie - Marc a été « bien sûr choqué par les événements de Chiasso » - mais c'est surtout le regard du contexte social et sportif qui devient accusateur, avec à la clé la facilité de leur coller à tous l'étiquette de supporters violents, c'est-à-dire de hooligans. A ce sujet, la médiatisation joue un rôle crucial, car les événements négatifs, comme ceux de Chiasso, seront la plupart du temps largement répandus dans la presse.

Pierre « Tu étais là, certes, c'est une erreur de toute façon. Mais on prend cela comme une injustice car c'est une des rares fois où cela s'est passé dans le stade. Si cela avait eu lieu en dehors du stade, personne n'en aurait parlé. »

Michel « Quand ça se règle loin du stade, personne n'en a rien à faire. Les médias y attachent beaucoup moins d'importance. »

Dédé « Par rapport à d'autres événements qui se sont passés, ça ne vaut pas une première page. »

Oliver « Ce n'était vraiment pas grand chose à mon avis. Cela peut être choquant pour des gens qui ne voient jamais ça, mais nous, on a vu bien pire. On a eu le malheur que cela se passe à l'intérieur de l'enceinte, et ça a fait du bruit, c'est tout. »

Les ultras s'attachent donc à minimiser l'ampleur de l'évènement, en insistant sur le fait que les bagarres se sont déroulées dans le stade, chose qui est devenue extrêmement rare à cause des nouvelles normes de sécurité. Pour eux, la presse a dramatisé l'importance des faits, et a voulu leur administrer une portée beaucoup trop étendue en regard de leur gravité. Chose qui, à l'échelle des ultras qui ont certainement vécu des échauffourées bien pires que cela, est compréhensible.

L'ambivalence de l'identité ultra, découlant des deux visages du mouvement (côté propre, stable et structuré par rapport au côté désordre, défouloir et déviant), n'est pas inconnue des membres de la Section Grenat. Michel, particulièrement lucide, affirme à ce sujet :

« On ne se fera jamais passer pour des gentils petits anges, mais on ne va pas non plus faire n'importe quoi. Typiquement, une manifestation de racisme affichée en tribune, elle, ne passera pas. Un individu ne peut pas venir et mettre le drapeau qu'il veut chez nous, ce n'est pas possible. On essaye quand même de maîtriser notre image, mais après notre image on aimerait la contrôler nous et on n'aimerait pas rentrer dans une petite case qui était prédéfinie par les médias. Je ne pense pas qu'on ait une si mauvaise image auprès du public qui vient au stade. Ce dernier sait très bien qu'il y a des histoires, mais qu'il y a également des bons côtés. »

Outre le rôle des médias dans la construction de l'image des ultras, cette citation montre bien que ces derniers sont tiraillés par deux tendances : le fait de vouloir garder une image correcte malgré tout (ici la manifestation de racisme est clairement repoussée par le groupe) mais en même temps de parfois ternir cette image par certains actes excessifs (d'où l'expression de ne pas être de « gentils petits anges »). Cette ambivalence structurelle est, comme nous l'avons constaté, une composante constante du mouvement ultra. Elle se retrouve dans l'identité, dans les agissements et dans les relations qu'entretiennent les ultras avec le monde extérieur.

Entre légitimité et manque de reconnaissance

Les ultras sont conscients que leur image n'est pas des meilleures par rapport aux stéréotypes qui reviennent le plus souvent dans l'évocation des supporteurs de football.

Oliver « Les gens ont de toute façon toujours pensé que les supporters sont des gens violents, des alcooliques violents et en échec scolaire, comme ils le disaient déjà il y a 15 ans. Et je pense que ça n'a pas changé. »

Michel « De toute façon, le stéréotype de base, c'est que le footeux il est pas malin, il ne sait pas lire, c'est un « beauf » raciste. »

De ces affirmations, il ressort que les ultras se sentent rabaissés par le contexte social, car ils s'estiment, au même titre que joueurs, dirigeants et médias, légitimement imbriqués dans l'édifice du spectacle footballistique. Ainsi, le salut des supporters par les joueurs en fin de match est très important.

Pierre « On est là pour encourager les joueurs, c'est aussi pour eux qu'on est là. On aime donc bien quand ils viennent nous saluer, ça veut dire qu'on a donné une bonne ambiance, qu'on les a aidé. »

Comme nous l'avons souligné, ils veulent avoir leur mot à dire sur les orientations du club, eux qui sont présents depuis beaucoup plus longtemps que les dirigeants et les joueurs.

Dédé « En fait les seules personnes qui sont là et qui peuvent représenter le club, ce sont les supporters. Comment tu peux respecter quelqu'un, que ce soit joueur ou dirigeant, que tu sais que dans 3 mois il sera plus là car on lui aura proposé plus d'argent ailleurs ? On est quasiment le seul truc permanent, tu te sens le seul élément légitime dans le club, le club c'est toi. »

L'idée de permanence et de stabilité rejoint le thème de la légitimité des supporters. Ces derniers se posent comme une composante à part entière du club, jusqu'à se positionner en représentant absolu. François appuie cette conception, lui qui pense que les dirigeants devraient être « dans leur délire ». Cependant, les supporters indépendants mettent un bémol sur le fait que le club appartienne aux ultras :

François « Le club a besoin d'eux, mais eux ont besoin du club, donc il faut qu'il y ait un retour des deux côtés. »

Laura « Moi je ne suis pas d'accord du tout quand ils disent cela. Certes ils mettent l'ambiance et représentent, lors des déplacements, une grande partie du public dans le stade. Mais ce ne sont pas à eux seuls que le club appartient. Il y a tant d'autres supporters omniprésents mais pas ultras. Il y a les sponsors et beaucoup d'autres personnes à qui il appartient je pense. »

Marc « Chaque personne a une raison différente de venir au stade, le Servette apporte à chacun des supporters quelque chose. Donc je dirais que le club appartient un peu à tout le monde, pas seulement aux ultras. Chacun a sa place et son petit bout d'histoire dans la vie du club pour X ou Y raisons. »

Ce besoin de reconnaissance des ultras dans la vie du club, contesté par les supporters indépendants comme nous venons de le voir, peut poser problème dans les rapports avec le contexte sportif. Car si les dirigeants confirment pour la plupart l'importance de leurs supporters ultras dans le sillon du club, ils n'accordent que peu de crédit à cette frange d'individus qui, malgré son organisation et ses bonnes intentions, peut leur créer des soucis suite à des débordements. De surcroît, les dirigeants et les joueurs se trouvent de l'autre côté de la frontière, celui de l'argent et du business. Un côté commercial que les ultras rejettent avec une grande vigueur, comme le démontre Michel :

« On se considère quasiment en lutte contre la transformation du football, chose qui n'a pas lieu d'être. On est gentiment en train de transformer ça en un produit financier, et nous on est un grain de sable dans les rouages économiques qui empêche que l'argent tourne. Typiquement les histoires de Chiasso, ça tombe aussi très bien parce qu'il y a l'Euro 2008 qui arrive et qu'il y a beaucoup d'argent qui va arriver dans le foot suisse pour les dirigeants, pour les entreprises de sécurité, qui vont se faire des millions. Et c'est ces gens-là qu'on dérange ? Ces gens-là nous font chier, donc c'est logique. »

Nous pouvons sentir dans ces affirmations le fossé qui se creuse entre la face populaire, représentée par les supporters qui prônent un football aux valeurs traditionnelles, et la face businessifiante, représentée par les dirigeants du football. Exemple tout simple, les prix des places, dont Oliver rappelle que

« c'est nous, les ultras, qui voulont garder des prix populaires car ça fait partie de notre idéologie, on vient pas tous forcément d'un milieu super riche. »

Denis rajoute encore que les ultras sont « tous contre le foot business », avant que Michel ne reprenne la parole pour clore le débat sur ce sujet :

« je me considère en guerre contre des gens qui m'ont considéré nuisible pour leurs affaires. Juste parce que je ne suis pas forcément un supporter très riche, je n'ai pas l'éducation qui correspond au bourgeois qui est dans sa tribune avec son champagne, parce que je suis quelqu'un qui vient d'un quartier populaire, j'ai une manière de m'exprimer et de me comporter peut-être différente. »

La barrière dont nous parlions entre le groupe et son contexte, « nous » et « les autres », est ici fortement exprimée. Que ce soit au niveau des dirigeants, des autres spectateurs et même des joueurs qu'ils soutiennent pourtant chaque week-end, les ultras n'oublient jamais qui ils sont et d'où ils viennent. Leur identité s'exprime à travers le groupe et c'est ce groupe qui passe avant le club qu'ils vénèrent, club dont ils sont les premiers à blâmer les acteurs si les choses ne vont pas dans leur logique. Drôle de paradoxe, au fond, mais caractéristique d'une ambivalence qui poursuit la culture ultra jusque dans ses moindres recoins. Toujours est-il qu'au niveau des relations

avec les dirigeants, les idéaux des deux parties - tellement différents en terme de vision du football - additionnés au fossé socio-professionnel ou générationnel, font que la possibilité de trouver un dialogue sain et cohérent est très complexe.

Le groupe ultra : un relais identitaire

Pour conclure notre étude, il est nécessaire de prendre du recul par rapport aux analyses effectuées et tenter de porter un regard plus global afin d'esquisser une réponse à notre question de recherche. Il y a deux points principaux qui ressortent de cet exposé sur les ultras.

Premier point, le groupe prend effectivement une part importante de l'identité de l'adhérent, pour peu que ce dernier s'y investisse beaucoup. Il s'insère comme un point de repère dans la vie de l'individu autant que comme un lieu de socialisation. Le groupe ultra est l'assurance de disposer de la sécurité d'un groupe tout en affirmant une autonomie individuelle dans une société où les incertitudes d'une jeunesse qui s'allonge priment sur les projets clairs et précis. Ce repère identitaire qu'offre le groupe s'inscrit comme un projet à mener dans une aventure commune, un cadre d'action qui donne une cause à défendre. Et avec cela la possibilité d'être reconnu non seulement par ses pairs, mais également par l'ensemble du contexte sportif et social.

Deuxième point, cette construction identitaire ne s'effectue pas sur toute une vie. Il s'agit bien de souligner que, dans la plupart des cas, c'est sur un segment temporel défini qu'il prend toute son ampleur. Ce dernier s'inscrit dans la jeunesse moderne, une jeunesse marquée par des problèmes de définitions identitaires et sociales. Son étirement permet une plus grande variation des expériences de vie, et l'adhésion à un groupe ultra en est assurément une. Le groupe s'apparenterait donc à un lieu de passage dans le monde adulte. L'individu ne rompt pas totalement avec sa jeunesse, car c'est un milieu plein de vitalité, de passion et d'enthousiasme, mais le groupe l'aide simultanément à se développer au contact de personnes partageant le même but commun. Ce développement s'accompagne d'une prise de conscience individuelle de son autonomie, en se responsabilisant dans un réseau dont le mode d'organisation peut s'apparenter à celui d'une institution grand public. Dans le même temps, cette structure n'est pas « rangée ». Ce n'est pas un modèle de normalité, elle propose cette petite touche parfois rebelle ou parfois même transgressive qui peut repousser les dernières hésitations d'un jeune individu sensible à certains comportements contestataires.

Le monde des tribunes est truffé d'ambiguïtés, renforçant une image mi-ange, mi-démon qui colle à la peau de ses plus passionnés occupants. Tantôt enthousiaste tantôt fou-furieux, tantôt sérieux tantôt violent, tantôt fidèle tantôt critique, l'univers ultra renferme nombre d'ambivalences de ce type qui affirment une tendance paradoxale mais bien réelle : celle que les ultras sont aimés mais aussi rejetés pour ce qu'ils sont. Aimés pour les facettes positives

du mouvement, mais rejetés – voire méprisés – pour cette capacité à devenir parfois excessifs. Ces excès sont malheureusement ceux que les gens retiennent, car ils sont mis en avant et souvent dramatisés par les médias. S'en suivent forcément une image ternie et des préjugés renforcés pour un milieu qui, dans l'esprit des gens, reste le théâtre de nombreux événements traumatisants. Une image et des préjugés qui sont, même si certains se le cachent, certainement encore présent dans la tête de nombreux protagonistes du monde footballistique. Les positions et les visions sont en effet si différentes entre les ultras et les supporters « normaux » d'une part, puis entre les ultras et les dirigeants d'un club d'autre part, que les rapports en sont inévitablement souillés d'incompréhensions et de tensions. Dans ce champ d'interaction si complexe, comment trouver une relation stable entre les acteurs ? La question mérite d'être soulevée pour clore notre étude.

Que les dirigeants le veuillent ou non, les ultras font partie intégrante du club, pour autant que ce dernier soit suffisamment populaire pour attirer un certain nombre de fans fidèles formant un groupe ultra. Nous avons pu constater que la grandeur du groupe sillonnant le club n'est pas forcément proportionnelle aux problèmes que le groupe peut poser s'il n'est pas pris en charge sérieusement. L'exemple de Chiasso en est une parfaite illustration : une cinquantaine de personnes en ont décousu dans le stade, ce qui est peu par rapport à certains incidents émaillant les autres championnats européens et impliquant des milliers de personnes. Cela n'a pas empêché la presse d'en parler abondamment et le club en question de se voir infliger de sévères amendes. Comment faire pour supprimer, ou du moins minimiser le risque de voir de tels événements se reproduire ? L'idée de déléguer des représentants du groupe qui gardent un contact régulier avec les dirigeants du club semble être la voie la plus intéressante à suivre. Cette solution est quasiment une constante dans les grands clubs, qu'ils proviennent du championnat français (Marseille, Paris Saint-Germain) ou italien. Ce n'est pas pour autant que les relations sont toujours cordiales et compréhensives. Nous nous sommes longuement attardé sur la question : les différences générationnelles, additionnées aux différentes positions (socioprofessionnelles et sportives) des deux parties forment déjà de sacrés obstacles au dialogue. De ce fait, les dirigeants auraient intérêt à sensibiliser un maximum les représentants du groupe ultra aux retombées qui peuvent survenir en cas d'incidents provenant des supporters. Ces derniers s'en trouveraient grandement responsabilisés, et c'est certainement vers une meilleure responsabilisation du groupe qu'il faut se diriger. Dans le même ordre d'idée, déléguer des personnes spécialement formées pour entourer les ultras en déplacement est une solution déjà éprouvée dans de nombreux clubs. Par ailleurs, les éventuelles sanctions qui seraient administrées par le club devraient être sinon approuvées du moins acceptées par les représentants du groupe. Dans le cas où ces derniers se poseraient comme réfractaires, le feu ne s'en

trouverait qu'attisé et la stabilité des rapports, déjà si fragile à la base, ne pourrait aller qu'en se dégradant. En ce sens, une consultation serait peut-être utile avec les représentants pour ne pas prendre de mesures qui sembleraient disproportionnées ou injustes pour les ultras. Une prise de conscience réciproque doit être effectuée des deux côtés pour bien comprendre que l'un n'existerait pas sans l'autre, et que de ce fait, il vaut mieux entretenir des relations saines plutôt que de se tirer dans les jambes. L'image renvoyée n'en sera que plus positive, que ce soit vis-à-vis des supporters « standards », des médias ou du contexte social extérieur. Les joueurs se doivent également d'adopter un comportement irréprochable vis-à-vis des gens qui leur sont fidèles. Une sensibilisation des joueurs par rapport aux marques de respect auxquelles sont particulièrement attachés les ultras est nécessaire dans la conduite de bonnes relations. Les joueurs sont les acteurs numéro un, ceux vers qui sont tournés tous les regards. Ce sont donc eux qui doivent en premier montrer le bon exemple.

Cette meilleure cohabitation entre tous les acteurs ne pourrait qu'être bénéfique pour le mouvement ultra. L'amélioration d'une image altérée passe par des efforts de chacune des parties. Car au-delà de tous les excès qu'il peut exercer, l'ultra garde en lui des sentiments très sincères pour un club et une communauté qui sont profondément ancrés en lui. Loin des clichés de l'alcoolique bête et méchant, c'est un supporter de l'extrême qui peut dévier dans des actes répréhensibles, souvent motivés par le contexte ambiant (décision d'arbitrage, score injuste, mauvais résultats), mais jamais prémédités. Sans être un modèle de sagesse ni même un lutteur assidu contre la violence, il reste attachés à des principes qui sont pour la plupart respectables. Les valeurs de partage et d'entraide, de même que la fidélité ou l'amitié, sont par essence extrêmement positive dans la socialisation de l'individu. En plus de ces valeurs véhiculées, le groupe ultra possède ainsi des atouts sociaux qui se métamorphosent petit-à-petit en un lumineux moteur identitaire sur un segment plus ou moins large d'une existence parfois obscure. Autant d'éléments qui, ajoutés à l'atmosphère que le groupe crée et ses encouragements aux joueurs, justifient pleinement la part prépondérante qu'il occupe dans l'univers footballistique et dans la vie quotidienne de ses fervents adhérents.

Bibliographie

- BARBEY, Basile (2005). *Hooliganisme et territoire, l'exemple des rencontres au Stade de Genève*. Genève : Université de Genève Département de géographie.
- BODIN, Dominique et al. (2004). "Hooliganisme : de la question de l'anomie sociale et du déterminisme." *Champ Pénal* 1. [En ligne] <http://champpenal.revues.org/document.html?id=25>, consulté la première fois le 23.9.07
- BODIN, Dominique (2003). *Le Hooliganisme*. Paris : PUF.
- BODIN, Dominique (1999). *Hooliganisme – Vérités et mensonges*. Paris :ESF.
- BONIFACE, Pascal (2002). *La Terre est ronde comme un ballon : Géopolitique du football*. Paris : Seuil.
- BROMBERGER, Christian (1998). *Football : la bagatelle la plus sérieuse du monde*. Paris : Baillard.
- BROMBERGER, Christian (2001). *Le match de football : ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*. Paris : Maison des sciences de l'homme.
- BROUSSARD, Philippe (1990). *Génération supporter : Enquête sur les ultras du football*. Paris : Robert Laffont.
- CAILLAT, Michel (1996). *Sport et civilisation*. Paris : l'Harmattan.
- BUSSEY, Thomas et al. (2007). "Hooligans et extrême droite : y a-t-il un rapport ?" *Extrémisme de droite : causes et contre-mesures, PNR40+*. [En ligne] http://www.pnr40plus.ch/m/mandanten/174/download/nfp40_def.pdf, pp. 24-25, consulté la première fois le 25.9.07.
- BUSSET, Thomas (2008) *Supporters militants des clubs de football : leur vision des choses*. Communiqué de presse du 6.5.2008. [En ligne] http://www.pnr40plus.ch/m/mandanten/174/download/Busset_FNS_Mediarelease_f.pdf
- CARRINGTON, Bruce, "Social Mobility, Ethnicity and Sport." *British Journal of Sociology of Education* 7(1): 3-18.
- COMERON, Manuel (2002). *La prévention de la violence dans le sport*. Strasbourg : Conseil de l'Europe.
- DE WAELE, Jean-Michel, HUSTING, Alexandre (2008). *Football et identités*, Bruxelles : Université de Bruxelles.
- DUBEY, Jean-Philippe et al. (2005), *Supportérisme violent et extrémisme de droite, PNR40+* Tagung. [En ligne] http://www.pnr40plus.ch/m/mandanten/174/download/Malatesta_Dubey_Poster.pdf, consulté la première fois le 25.9.07.
- DUNNING, Eric, MURPHY, Patrick, WILLIAMS, John (1986). "Spectator Violence at Football Matches: Towards a Sociological Explanation." *The British Journal of Sociology* 37(2) : 221-244.
- ELIAS, Norbert, DUNNING, Eric (2005). *Sport et civilisation : la violence maîtrisée*. Paris : Fayard.
- ESTERHAZY, Peter (2006). *Voyage au bout des seize mètres*. Berlin : Christian Bourgois.
- FREY, James H., EITZEN, Stanley D. (1991). "Sports and Society." *Annual Review of Sociology* 17: 503-522.
- GIDDENS, Anthony (1991). *Modernity and self-identity : self and society in the late Modern Age*. Cambridge : Polity Press.
- HABERMAS, Jürgen (1987). *Théorie de l'agir communicationnel*. Paris: Fayard.
- HONNETH, Axel (2002). *La lutte pour la reconnaissance*, Paris : Cerf.

-
- HOURCADE, Nicolas (2003). « *Vivre ultra pour vivre* » ? : *Significations de l'engagement dans un groupe de supporters ultras*. Lyon : Ecole Centrale : PRAG de sciences sociales
- HOURCADE, Nicolas (2000). "L'engagement politique des supporters « ultras » français : retour sur des idées reçues." *Politix* 13(50) : 107-125. [En ligne] http://www.persee.fr/articleAsPDF/polix_0295-2319_2000_num_13_50_1089/article_polix_0295-2319_2000_num_13_50_1089.pdf , consulté la première fois le 23.9.07
- JACOBS, A.J. (2003). "Fighting fans : Football Hooliganism as a World Phenomenon" dans Eric Dunning; Patrick Murphy; Ivan Waddington; Antonios Astrinakis, *Contemporary Sociology* 32(4) : 472-473, University of Cincinnati
- KING, Anthony (1997). "The postmodernity of football hooliganism." *The British Journal of Sociology* 48(4) : 576-593.
- KORR, Charles P. (1997). "Football and Its Fans: Supporters and Their Relations with the Game, 1885-1995." dans Rogan Taylor, *Albion: A Quarterly Journal Concerned With British Studies* 25(3) : 543-545.
- LESAY, Jean-Damien (2007). *Football : théâtre de vies*. Paris : Calmann-Lévy
- LOUIS, Sébastien (2006), *Le Phénomène ultras en Italie*. Paris : Mare & Martin
- LUSCHEN, Günther (1980), "Sociology of sports: Development, Present state, and Prospects." *Annual Review of Sociology* 6 : 315-347, University of Illinois.
- MARSH, Peter E. (1977). "Football Hooliganism: Fact or Fiction?" *British Journal of Law and Society* 4(2) : 256-259.
- MARTUCCELLI, Danilo, DUBET, François (1998). *Dans quelle société vivons-nous ?* Paris : Seuil.
- MIDDLETON, Chris (1989). "The Roots of Football Hooliganism." dans Dunning, Eric, Murphy, Patrick, Williams, John, *The Journal of Sociology* 40(2) : 343-34.
- MIGNON, Patrick (2000). "Sport, insertion, intégration." *Hommes et migrations* 1226 : 15-26, 2000.
- MIGNON, Patrick (1998). *La passion du football*. Paris : O. Jacob.
- MULLER, Denis (2008). *Le football, ses dieux et ses démons*. Genève : Labor et Fibes.
- NIZET, Jean (2007). *La sociologie de Anthony Giddens*. Paris : La Découverte.
- PHIPPS, Alan G. (2001). "Empirical application of structuration theory." *Geografiska Annaler. Series B, Human Geography* 83(4) : 189-204.
- ROUMESTAN, Nicolas (1998). *Les supporters de football*. Paris : Anthropos.
- TSOUKALA, Anastassia (2003). "Les nouvelles politiques de contrôle du hooliganisme en Europe : de la fusion sécuritaire au multipositionnement de la menace." *Culture & Conflits* 53 : 83-96. [En ligne] <http://www.conflits.org/document.html?id=961#tocto2> , consulté la première fois le 25.9.07

Sites consultés :

www.mouvement-ultra.fr

www.section-grenat.ch

www.northfans.ch

www.pnr40plus.ch/topic4364.html

